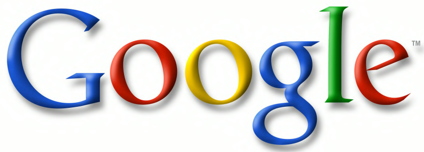
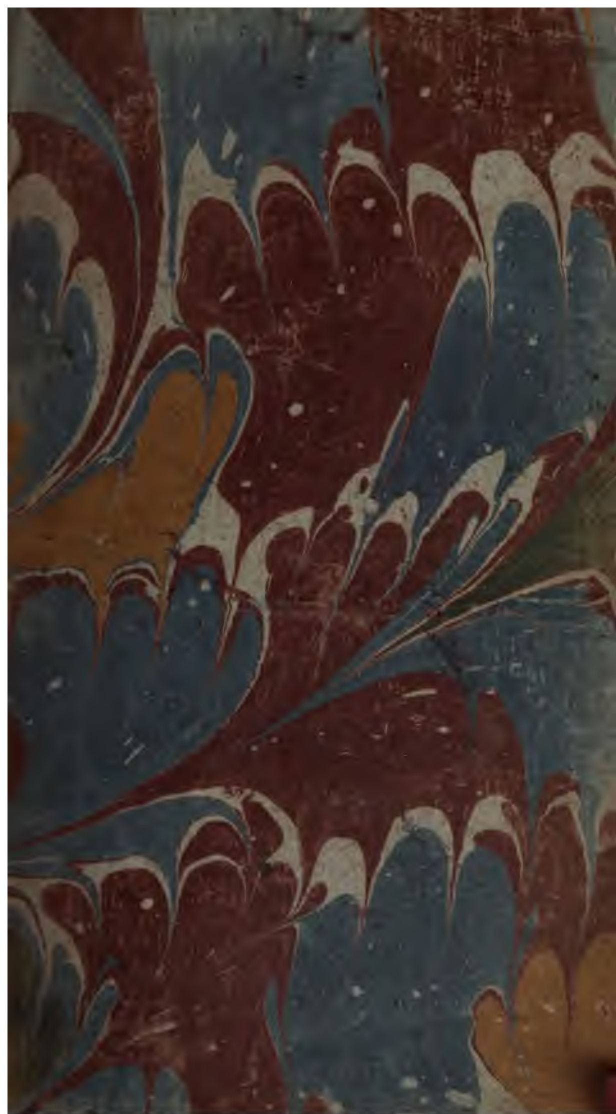





SE TAIRE ET FAIRE



# RECHERCHES
## SUR L'ORIGINE
# DES IDÉES
Que nous avons de la Beauté & de la Vertu.

EN DEUX TRAITÉS:

LE PREMIER, *Sur la Beauté, l'Ordre, l'Harmonie & le Dessein;* LE SECOND, *Sur le Bien & le Mal Physique & Moral.*

Traduit sur la Quatriéme Edition Angloise.

TOME I.



A AMSTERDAM.

M. DCC. XLIX.

2 V.

# PRÉFACE.

*Il n'est point de partie plus importante dans la Philosophie, que celle qui nous apprend à connoître l'homme, ses diverses facultés & ses différentes inclinations. J'ai traité dans mon dernier Ouvrage de la nature de l'entendement humain, & indiqué les Méthodes, qui peuvent nous conduire à la connoissance de la vérité. On convient généralement, qu'il n'y a de vérités importantes, que celles qui contribuent à nous rendre heureux, ou à nous procurer les plaisirs les plus sensibles & les plus durables; la prudence ne consiste que dans le choix des moyens, qui peuvent nous conduire à cette fin. Il seroit à souhaiter, que les hommes eussent des idées distinctes du but qu'ils se*

*proposent, ainsi que des moyens dont ils se servent pour y arriver; ils seroient en état de discerner les plaisirs qui méritent leurs soins, de ceux qui ne sont dignes que de leurs mépris. En effet on a tout lieu de craindre, que la plûpart de nos études ne deviennent infructueuses sans cette recherche, & qu'elles n'aboutissent uniquement qu'à une connoissance spéculative, puisque personne n'a pû nous dire jusqu'à présent, en quoi consiste le plaisir qui résulte de cette connoissance, ou vérité.*

*Ces considérations m'ont engagé à rechercher la nature des differens plaisirs que l'homme est capable de goûter. La plûpart des Philosophes modernes se sont contentés de diviser ces plaisirs en* sensibles *& en* intellectuels; *de prouver par quelques lieux communs que les derniers sont préférables*

*aux autres & d'en expliquer la nature par des exemples pris des saveurs, des odeurs, des sons, ou de telle autre qualité sensible; qu'un homme tant soit peu raisonnable regarde comme incapable de lui procurer une satisfaction réelle. Ils ne nous instruisent pas mieux de la nature des plaisirs intellectuels; rarement trouve-t'on chez eux d'autre notion de ces sortes de plaisirs, que celle qui résulte de la réflexion que nous faisons sur la possession ou le droit que nous avons sur les objets capables de nous procurer du plaisir. Nous donnons à ces sortes d'objets le nom d'*Avantageux*: mais on ne conçoit point ce que c'est qu'*avantage, *ou* intérêt, *si l'on ne connoît la nature des plaisirs que ces objets sont capables d'exciter, ainsi que les sentimens, ou les perceptions que nous en avons. On comprendra peut-être mieux l'importance de cette recherche, lorsqu'on vera l'usage que*

*nous en faisons dans la morale, pour prouver la* Réalité *de la vertu, & la certitude du bonheur qu'elle procure.*

ON *s'apperçoit aisement en reflèchissant tant soit peu sur la nature des* Sens extérieurs, *qu'il ne dépend pas absolument de notre volonté d'avoir des perceptions agréables ou désagréables. Les objets ne nous plaisent pas toujours autant que nous le souhaiterions; & le plaisir qui résulte de la présence de quelques uns, n'est pas moins nécessaire, que le dégoût que nous inspire la vûe de quelques autres. Nous n'avons qu'un seul moyen de goûter du plaisir, ou d'éviter la douleur: c'est de rechercher les premiers objets, & de fuir les seconds. Car notre nature est telle, que les uns deviennent nécessairement pour nous une occasion de douleur, & les autres une source de plaisir.*

*On peut en dire autant de toutes les autres espéces de plaisir & de douleur : car il y a plusieurs sortes d'objets dont ces deux affections sont aussi inséparables, que des objets matériels, qui agissent sur les organes des Sens. Il n'est presque point d'objet, qui ne devienne par sa nature, l'occasion nécessaire de quelque plaisir, ou de quelque douleur. Nous prenons plaisir, par exemple, à une figure réguliere, à un morceau d'Architecture ou de Peinture, à une piéce de Musique, à un Théorème, à une Action, à une Affection, à un Caractère, &c, & nous sommes convaincus que ce plaisir résulte nécessairement de la contemplation des idées qui sont alors présentes à notre esprit avec toutes leurs circonstances, quoique quelques-unes de ces idées n'excitent en nous aucune perception sensible ; & que celui que les autres nous procurent, ne vient que de l'uni-*

*formité, de l'ordre, de l'arrangement, & de l'imitation que nous y découvrons, & non point des simples idées de la couleur, du son, ou du mode de l'étendue pris séparément.*

*J'*APPELLE *Sentiment les déterminations qui nous font trouver du plaisir dans certaines formes, ou idées, qui se présentent à notre esprit: mais pour les distinguer des Facultés ausquelles on donne ce nom, je désigne celle que nous avons d'appercevoir la Beauté, qui résulte de la Régularité, de l'Ordre & de l'Harmonie, par celui de Sens intérieur; & par celui de Sens moral, cette détermination à approuver les Affections, les Actions ou les Caractéres des êtres raisonnables, qu'on nomme vertueux.*

*M*ON *principal dessein est de montrer, que quand il s'agit de vertu, l'homme est déter-*

*miné à observer l'utilité ou le dommage qui résulte des Actions, & à régler sa conduite sur ce principe. La foiblesse de notre raison, jointe aux obstacles qui naissent des infirmités & des besoins ausquels nous sommes sujets, est telle, qu'il se trouve peu de personnes capables de cette longue suite de raisonnemens, par lesquels on s'assûre de l'utilité d'une Action, ou du dommage qui résulte de celle qui lui est opposée. L'Auteur de la Nature nous a portés à la vertu par des moyens beaucoup plus sûrs que ceux qu'il a plû à nos Moralistes d'imaginer, je veux dire, par un instinct presque aussi puissant, que celui qui nous excite à veiller à la conservation de notre être. Il a mis en nous des affections assez fortes pour nous porter aux actions vertueuses, & donné à la vertu une apparence assez aimable, pour que nous puissions la distinguer du vice & devenir heureux par son acquisition.*

*Peut-etre trouvera-t'on étrange que j'admette ce sens moral de la beauté des Actions & des Affections, après que nos Moralistes l'ont condamné dans les ouvrages de Milord Shaftsbury, tant ils ont coutume d'attribuer l'estime ou l'aversion qu'on remarque dans les hommes à des vûes intéressées, excepté dans les idées simples qui nous viennent par les sens extérieurs; & tant ils ont de mépris pour les idées innées, avec lesquelles ils s'imaginent que mon sistême a rapport. Mais ce sentiment moral n'a rien de commun avec ces dernieres, ainsi que je le prouverai dans le second traité.*

*Les personnes qui ont du discernement, sçavent assez jusqu'à quel point les sentimens & les goûts varient en fait de Beauté, d'Harmonie, de Peinture & de Poësie. Pourquoi donc ne trouveroit-on pas dans les hommes*

*un goût pour la Beauté des caracteres & des Mœurs ? Peut-être reconnoîtroit-on, en y faisant attention, que la plûpart des beaux Arts sont propres à plaire à quelques Facultés naturelles très-différentes de ce qu'on appelle Raison ; je veux dire, aux sens extérieurs.*

C'EST *peut-être à tort qu'on a supposé dans le premier Traité une plus grande uniformité de sentiment dans les hommes au sujet de la Beauté, qu'il ne paroît y en avoir en effet. Mais l'unique chose qu'on se propose, est de prouver « Que les hommes ont quelque senti-» ment naturel de la Beauté ; qu'il paroît la » même uniformité dans le goût qu'ils ont pour » les objets, que dans leurs sens extérieurs » que l'on convient être tout à fait naturels ; » & que le Plaisir ou la Douleur, l'A-» mour ou la Haine, sont naturellement*

» attachés aux perceptions qu'on en a. « Si le Lecteur peut être une fois persuadé de cette vérité, il ne sera pas difficile de lui faire découvrir un autre sens supérieur à celui-ci, & aussi naturel qui lui fait trouver du plaisir dans les Actions, les Affections & les caracteres : je parle de Sens moral qui fait le sujet du second Traité.

Les occasions d'appercevoir par les sens extérieurs s'offrent à nous dès l'instant de notre naissance, & de-là vient peut-être, que nous les regardons comme naturels, & que nous avons une idée toute contraire des objets qui excitent en nous les sentimens supérieurs de la Beauté & de la Vertu. Ce n'est vraisemblablement qu'au bout de quelque tems, que les enfans commencent à réfléchir, ou à nous faire connoître qu'ils réflé-

*chiſſent ſur les Proportions, les Rapports, les Affections, les caracteres & les tempéramens, ou qu'ils jugent des actions qui les manifeſtent. De-là vient que nous nous perſuadons que le ſentiment qu'ils ont de la Beauté, ainſi que le Sens moral qu'ils ont des Actions, vient uniquement de l'inſtruction & de l'éducation qu'on leur a donnée; au lieu qu'il eſt aiſé de concevoir, comment un caractére, un tempérамment, dès qu'il ſe manifeſte, peut devenir l'occaſion néceſſaire du plaiſir ou de la douleur que nous reſſentons, ou un objet auſſi capable de mériter notre eſtime, qu'une ſaveur, ou un ſon, quoique ces derniers objets s'offrent à nous plutôt que les autres.*

*Le premier eſſai de cet Ouvrage a été reçu avec tant d'applaudiſſement, qu'on ne*

*croit point offenſer ceux qui s'intéreſſent à la mémoire du Vicomte de Molesworth, en apprenant au Lecteur, que c'eſt de lui dont il eſt parlé dans la Préface de la premiere Edition, & que ce n'eſt qu'à ſon approbation, qu'il doit cet accueil favorable. C'eſt de lui que vient l'objection, qu'on trouvera dans le premier Traité,* * *outre pluſieurs autres remarques, que j'ai puiſées dans les fréquens entretiens dont il m'honoroit, & qui donnent à cet Ouvrage une perfection, qu'il n'avoit point au ſortir de mes mains. Les politeſſes dont il m'a comblé, le plaiſir que j'ai goûté dans le commerce que j'ai eu avec lui, & les lumiéres dont je lui ſuis redevable, excitent en moi une reconnoiſſance qui ne finira qu'avec ma vie. Mais*

* Voyez Sect. V. art. 8. dernier ragraphe.

Ni ces gémissemens, ni ces rares transports,
Ne touchent point la cendre insensible des morts.

*Je dois à M. Edouard Syng, non-seulement une révision dont mon Ouvrage ne pouvoit se passer; mais encore plusieurs corrections dans mon sistême général de Morale. Mes éloges ne peuvent rien ajouter à la réputation qu'il s'est acquise par sa vertu, sa pieté & son éloquence : je ne le loue ici, que pour me mettre à couvert du reproche d'ingratitude que mon silence, sur son sujet, m'eût attiré de la part de ceux qui le connoissent. J'ai d'autant plus lieu d'être satisfait de la justesse de mes pensées, qu'elles sont conformes à celles que ce Sçavant homme avoit mises au jour long-tems avant que je publiasse les miennes.*

*Les écrits de Lord Shaftsbury portent leur recommandation avec eux, & seront estimés, tant qu'il y aura des hommes capables de réflechir. Il seroit seulement à souhaiter, qu'il en eût banni certaines idées contraires à la Religion Chrétienne, qui seule nous donne de véritables idées de la vertu, & qui recommande l'amour de Dieu & du prochain comme la base de toute véritable Religion. Combien cet ingénieux Ecrivain n'eût-il pas été indigné contre ces hommes qui ne trouvent de bonheur que dans la jouissance des plaisirs les plus vils, & qui ne cherchent dans ses Ouvrages que de quoi s'autoriser dans leur débauche, quoique la bassesse de leur esprit les rende incapables de goûter ces sentimens de vertu & d'honneur qu'il a mis dans un si beau jour.*

*Je ne suis point assez présomptueux pour*

*me flatter de n'avoir laissé échaper aucune faute dans cet Ouvrage : mais j'ose me promettre qu'on n'y trouvera rien de contraire à la Religion ni aux bonnes mœurs. Je serai même charmé de donner occasion aux Sçavans d'examiner plus à fond une matiére, que je crois être de la derniére importance. La persuasion dans laquelle je suis de la justesse de mes pensées, est principalement fondée sur le mérite des Auteurs de l'Antiquité, chez qui je les ai puisées, & dont les sentimens sont tout à fait conformes aux miens.*

On doit les changemens qui ont été faits dans cette Édition, aux objections des Sçavans contre quelques principes contenus dans cet Ouvrage. On a corrigé quelques expressions impropres, dont l'Auteur s'étoit servi, & éclairci plusieurs raisonnemens. Mais les raisons

dont on s'est servi pour combattre son sistême, ne lui ont point semblé assez fortes, pour devoir le faire renoncer à ses principes. On n'a fait d'autres additions à cet Ouvrage, que celle qui se trouve dans la seconde section du second Traité, ainsi que dans la premiere de l'Essai sur les Passions.

On a répondu aux objections de plusieurs Auteurs contre ce sistême; & rejetté quelques termes Mathématiques, qu'on a jugés inutiles, & capables de rebuter le Lecteur.

# AVERTISSEMENT.

ON prie ceux qui liront cet Ouvrage de ſubſtituer partout où ils trouveront ces termes de *Sentiment moral*; & de *Sentiment intérieur*, ceux de *Sens moral* & de *Sens intérieur*, Le principal deſſein de l'Auteur eſt de montrer que nous n'avons pas ſeulement la faculté de ſentir ce qui frappe nos ſens, ou nos yeux, nos oreilles, nos narines, notre langue, ou qui touche quelque partie de nos corps ; mais auſſi un *Sens ſpirituel* & *Moral*, par le

moyen duquel nous diſtinguons *la Vertu du Vice*. Il donne auſſi le nom de *Sens intérieur* à la faculté que nous avons de connoître ce qu'on appelle *Beau* ou *Régulier*, *Ordre* & *Harmonie*.

# TABLE DES MATIERES.

## PREMIERE PARTIE.

## TRAITÉ PREMIER.



# RECHERCHES SUR L'ORIGINE DE NOS IDÉES.

## I. TRAITÉ.

*De la Beauté, de l'Ordre, de l'Harmonie, & du Dessein.*

## I. SECTION.

*De quelques Facultés d'appercevoir différentes de ce qu'on appelle communément Sensation.*



IL me paroît absolument nécessaire pour mettre le Lecteur au fait de ce qui suit, de lui rappeller quelques définitions & observations,

dont tout le monde convient unanimement, ou dont la certitude eſt ſuffiſamment établie par pluſieurs Auteurs tant anciens que modernes. Elles regardent celles de nos perceptions, qu'on appelle Senſations, & les actes de l'eſprit qui en dépendent.

### *De la Senſation.*

I. On entend par *Senſation*, les idées que la préſence des objets extérieurs excite dans notre ame, ainſi que les diverſes maniéres, dont ils agiſſent ſur nos ſens. On obſerve, que l'eſprit eſt purement paſſif dans ces ſortes de cas, & qu'il ne peut s'empêcher d'avoir la perception, ou l'idée dont nous parlons, ni la varier lorſqu'elle ſe préſente, tant que notre corps eſt à portée d'être affecté par l'objet extérieur.

### De la différence des Sens.

II. Lorſque deux Perceptions ſont entiérement différentes l'une de l'autre, ou ne conviennent que dans l'idée générale, que nous avons de la *Senſation*, nous appellons les Facultés de recevoir ces Perceptions différentes *ſens différents*. Par exemple, *Voir* & *Ouir* dénotent les facultés différentes de recevoir les idées des couleurs & des ſons. Et quoique les couleurs ne différent pas moins entr'elles, que les ſons, on trouve cependant plus de conformité entre les couleurs les plus oppoſées, qu'entre quelque couleur & quelque ſon que ce puiſſe être. De là vient, que nous regardons toutes les couleurs en général, comme des Perceptions du même ſens. Chaque ſens paroît avoir ſon organe diſtinct, ſi l'on

en excepte celui du Toucher, qui eſt en quelque ſorte répandu par tout le corps.

*En quoi conſiſte l'action de l'Eſprit.*

III. L'eſprit a la faculté de compoſer les idées qu'il a reçues ſéparément ; de comparer les objets, par le moyen de ces idées ; d'obſerver leurs *Relations* & leurs *Rapports* ; d'augmenter & de diminuer ſes idées, ſelon qu'il le juge à propos, ou dans un certain rapport ou dégré ; & de conſidérer ſéparément chacune de ces idées ſimples, quoiqu'elles puiſſent avoir été reçues conjointement par les voies de la Senſation. C'eſt ce qu'on nomme communément *Abſtraction.*

*Des Subſtances.*

IV. Les idées des Subſtances ſont compoſées de pluſieurs idées ſimples, qui ſe ſont préſentées toutes enſemble à nos ſens.

Il suffit pour définir les Substances, de faire le dénombrement de ces idées sensibles. Ces sortes de définitions peuvent même exciter une idée assez claire de la substance qu'on définit, dans l'esprit de celui qui ne l'a jamais apperçue immédiatement, pourvû qu'il ait reçu séparément par les sens toutes les idées simples, qui composent l'idée complexe de la substance définie. Que s'il n'a point reçu quelques-unes de ces idées simples, ou s'il est privé de quelqu'un des sens nécessaires pour leur perception, il n'y a point de définition capable d'exciter dans son esprit une idée simple, qu'il n'a jamais apperçue par les sens.

*De l'Éducation & de l'Instruction.*

V. Il suit de ce que je viens de dire, que lorsque l'instruction, l'éducation ou

le préjugé font naître en nous du desir ou de l'aversion pour un objet, ce desir ou cette aversion doit être fondée sur l'opinion de quelque perfection ou de quelque défaut dans les *Qualités*, pour la perception desquelles nous avons les sens nécessaires. Par exemple, lorsqu'un homme privé de la vûe a de l'inclination pour ce que nous appellons *Beauté*, ce desir doit nécessairement être excité en lui par quelque régularité de la figure, par certaine douceur de la voix, certaine délicatesse au toucher, ou par quelqu'autre qualité sensible, qui n'ait aucune relation à l'idée qu'on peut avoir de la *couleur*.

### *Du Plaisir & de la Douleur.*

VI. Plusieurs des perceptions qui nous viennent par le canal des sens, sont agréables ou désagréables immédiatement &

par elles-mêmes, ſans que nous connoiſſions la cauſe qui produit ce plaiſir ou cette douleur, ſans que nous ſçachions de quelle maniére l'une & l'autre ſont excités par les objets, ſans même que nous ſoyons inſtruits des avantages ou des incommodités, qui peuvent nous revenir de l'uſage de ces ſortes d'objets. La connoiſſance même la plus parfaite de ces choſes ne ſçauroit apporter aucune différence au plaiſir ou à la douleur qui accompagne ces perceptions : elle peut ſeulement produire un plaiſir ſpirituel différent du plaiſir ſenſible ; ou faire naître une joie diſtincte, à la vûe des avantages que cet objet eſt capable de nous procurer, ou une averſion fondée ſur la crainte du mal qu'il peut nous cauſer.

*De la différence des idées.*

VII. On a tout lieu de croire, que les

idées ſimples qu'un même objet excite dans pluſieurs perſonnes, ſont différentes, lorſqu'elles ne les approuvent pas toutes également, ou lorſque dans un tems elles penſent à leur ſujet tout autrement, que dans un autre. C'eſt ce dont il eſt aiſé de s'appercevoir en réfléchiſſant ſur les objets qui nous ont plû autrefois, & pour leſquels nous n'avons plus que de l'averſion : on trouvera, que la préſence de ces objets eſt toujours accompagnée de quelqu'idée déſagréable. C'eſt ce qui arrive à l'égard du vin, dans lequel on a pris de l'émétique. L'averſion que l'on conçoit pour cette liqueur, ne vient que de ce que l'idée agréable qu'elle excitoit autrefois, eſt altérée par l'idée fâcheuſe, que le ſouvenir de ſes effets réveille en nous. Ce changement d'idées peut auſſi procéder inſenſiblement de celui que ſouffre le corps

à mesure que nous avançons en âge, ou de ce que nous sommes accoûtumés à un objet. Il n'en faut pas davantage, pour nous rendre indifférens pour des mets, que nous aimions passionnément étant jeunes, & pour bannir les idées désagréables, que certains objets ont excitées en nous la premiére fois que nous les avons vûs. Plusieurs de nos perceptions simples ne deviennent désagréables, que par la trop forte impression qu'elles font sur nous. Ainsi la lumiére elle-même, quoique le plus charmant de tous les objets sensibles, nous incommode beaucoup, lorsqu'elle frappe nos yeux avec trop de vivacité, & au-delà d'une certaine proportion. L'amertume qui dans un certain dégré nous est quelquefois fort agréable, portée à un dégré plus fort, peut nous causer beaucoup de dégoût. Le changement

qui survient dans nos organes, doit nécessairement en apporter dans l'*intension* de la perception, & qui plus est, occasionner quelquefois une perception toute contraire. Par exemple, une personne qui a les mains extrêmement chaudes, trouvera froide l'eau qu'une autre personne qui a froid aux mains, trouve chaude.

Peut-être aurons nous plus de difficulté à expliquer la diversité de nos goûts touchant les *idées plus complexes* des objets, dans lesquelles nous découvrons un grand nombre d'idées différentes à la fois. Telles sont certaines perceptions, du nombre de celles que M. Locke appelle *premiéres* & *secondes qualités*; par exemple, les différents goûts que nous avons au sujet de l'Architecture, du Jardinage, des Modes, *&c.* Je parlerai des deux premiéres dans la Section VI. A l'égard de l'habillement,

on peut en général expliquer la diverſité des goûts ſur ce ſujet par la même liaiſon d'idées. Ainſi il ſuffit que le goût pour les couleurs brillantes paſſe dans l'opinion de nos amis ou de nos compatriotes pour une marque de legéreté, ou de quelqu'autre défaut d'eſprit; qu'une certaine couleur, une certaine mode ne ſoit en uſage que parmi des gens groſſiers, ou de baſſe naiſſance, pour que la vûe de l'une ou de l'autre réveille en nous ces idées acceſſoires, & nous faſſe mépriſer ceux qui en uſent, quoique la couleur ou la forme de l'habillement n'ait rien de déſagréable en elle-même, & plaiſe même à ceux qui n'y attachent point de pareilles idées. Mais je ne vois rien, qui doive nous obliger à admettre une telle diverſité dans l'eſprit des hommes; de façon que la même idée ſimple, ou perception, qui plaît à l'un,

déplaiſe à l'autre, ou plaiſe & déplaiſe à la même perſonne en différens tems. Car il paroît contradictoire, que la même idée ſimple produiſe cet effet.

### *Des Idées complexes.*

VIII. Pluſieurs Philoſophes ſemblent n'eſtimer d'autre plaiſir, que celui qui accompagne les idées ſimples, qui nous viennent par les voies de la ſenſation. Cependant on trouve des plaiſirs beaucoup plus ſenſibles dans les idées complexes, qui ſont excitées en nous par l'impreſſion des objets extérieurs ſur nos ſens, & auxquelles on donne les noms de *belles*, de *régulières* & d'*harmonieuſes*. Par exemple, il n'y a perſonne, qui ne ſoit plus flatté de la vûe d'un beau viſage, ou d'un beau tableau, que de la couleur la plus vive & la plus brillante, & qui ne prenne

généralement plus de plaiſir à voir le ſoleil ſortir du ſein des nuages & colorer leurs bords, un ciel bien étoilé, un païſage varié & un bâtiment bien régulier, qu'à conſidérer la couleur bleue du firmament, une mer calme, ou une plaine ſpacieuſe, qui ne ſera point diverſifiée par des bois, des montagnes, des riviéres & des édifices. Cependant ces dernieres apparences ne ſont pas même abſolument ſimples. De même le plaiſir qu'on prend à entendre une piéce de muſique, où les régles les plus exactes de la compoſition ſont obſervées, eſt incomparablement plus grand, que celui qui peut réſulter d'un ton ſimple, quelque doux, quelque plein & quelque enflé qu'il ſoit.

### *De la Beauté & de l'Harmonie.*

IX. On doit ſe ſouvenir une fois pour

toutes, que dans le cours de cet Ouvrage, le mot de *Beauté* eſt toujours pris pour l'idée, que cette qualité excite en nous; & le ſentiment que nous avons de la Beauté, pour la faculté qui eſt en nous, de recevoir cette idée. De même, nous employons le terme d'*Harmonie*, pour déſigner les idées agréables qui naiſſent de la compoſition des ſons; & celui de *Délicateſſe d'oreille*, pour ſignifier la faculté que nous avons, de ſentir ce plaiſir. Nous tâcherons dans les Sections ſuivantes de découvrir la cauſe immédiate de ces idées agréables, ou la qualité réelle, que les objets doivent avoir pour les exciter.

*Du ſentiment intérieur.*

X. Peu importe que nous appellions les idées que nous avons de la Beauté & de l'Harmonie Perceptions des ſens

exterieurs de la Vûe & de l'Ouie. J'aime cependant mieux nommer *Sentiment intérieur*, la Faculté qui nous a été donnée d'appercevoir ces idées, ne fût-ce que pour la distinguer des autres sensations, qui appartiennent également à la vûe & à l'ouie, & que les hommes peuvent avoir, sans aucune perception de la Beauté & de l'Harmonie. L'expérience nous apprend, que la plûpart des hommes ont les sens de la vûe & de l'ouie assez parfaits, à prendre ce terme dans sa signification ordinaire. Ils apperçoivent distinctement toutes les idées simples, ils sont sensibles au plaisir qu'elles excitent, ils les distinguent aussi facilement, qu'ils distinguent deux couleurs tout-à-fait différentes, ou dont l'une est plus forte & plus foncée, lorsqu'elles sont placées à côté l'une de l'autre, quoiqu'il leur arrive

ſouvent de confondre leurs noms, ce qı n'eſt pas rare à l'égard du verd & du bleı Ils peuvent très-bien diſtinguer auſ les différens tons par les termes de *haut* de *bas*, de *grave* & d'*aigu*, diſcerner longueur, la largeur & l'étendue d'ur ligne, d'un angle & d'une ſurface, vo & entendre de loin auſſi parfaitement qu qui que ce ſoit, ſans prendre pourtant l même plaiſir que pluſieurs autres à l Muſique, à la Peinture, à l'Architecturı & à un Païſage naturel, ou même ſan y en trouver du tout. Cette plus grand capacité de recevoir ces idées agréables eſt ce que nous appellons *Génie*, ou *Goû* *délicat*. Il ſemble qu'on ſoit univerſelle ment convenu de reconnoître dans la Mu ſique une eſpéce de ſentiment diſtinct d celui de l'ouie, que l'on appelle *Délica teſſe d'oreille*, & peut-être admettroit-on d

mêm

même une ſemblable diſtinction dans les autres objets, ſi l'uſage avoit établi des noms, pour exprimer ces différentes eſpéces de perceptions.

*En quoi il diffère de l'extérieur.*

XI. On croit aſſez communément, que les Animaux ſont doués des mêmes perceptions que nous, quant aux ſens extérieurs: on ſoutient même, qu'il y en a, en qui elles ſont plus vives. Mais il en eſt peu, & même point, qui poſſédent cette faculté d'appercevoir, que nous nommons *Sentiment intérieur*; ou ſi elle exiſte dans quelques-uns, elle eſt certainement bien inférieure à celle qu'on remarque dans l'homme.

Une autre raiſon pourroit peut être nous obliger encore à appeller cette faculté d'appercevoir les idées, que la Beauté excite

en nous, *Sentiment intérieur*. C'eſt que dans quelques autres Perceptions, où nos ſens extérieurs ont très-peu de part, nous découvrons une eſpéce de beauté fort approchante de celle, qui ſe trouve dans les objets ſenſibles, & qui eſt accompagnée du même plaiſir. Telle eſt la *Beauté* qu'on apperçoit dans les *Théorémes*, dans les vérités univerſelles, dans les cauſes générales, & dans quelques principes applicables à un grand nombre d'objets.

XII. Conſidérons d'abord qu'il eſt poſſible, qu'un Etre ait la faculté de recevoir les mêmes idées que nous par les voies de la ſenſation, au point d'appercevoir comme nous la différence des couleurs, des lignes & des ſurfaces, ſans que cependant il puiſſe les comparer enſemble, ni diſtinguer les rapports qu'elles ont entr'elles. Il peut ſe faire encore que cet Etre ſoit capable de

ce discernement, sans goûter le plaisir qui accompagne ces sortes de Perceptions. L'idée simple de la forme est tout-à-fait distincte du plaisir qu'elle procure. C'est ce qui paroît par les goûts différens des hommes pour la beauté des formes, quoiqu'ils ayent les mêmes idées des premiéres & des secondes qualités. La *Similitude*, la *Proportion*, l'*Analogie*, ou l'*Égalité de proportion*, sont des objets de l'entendement, dont la connoissance doit nécessairement précéder celle des causes naturelles de nos plaisirs. Mais peut être le plaisir n'est-il pas nécessairement lié avec leur Perception : peut-être est-il possible de le sentir dans les choses, dont on ignore la proportion, & de ne le point goûter dans celles où cette proportion est le mieux observée. Puis donc qu'il y a tant de facultés différentes d'appercevoir, qui ne sont en rien

distinguées des sens extérieurs ; puisque la connoissance la plus parfaite de ce que nous découvrons par les sens extérieurs peut souvent ne point produire le même plaisir, qu'une personne de bon goût, & qui a d'ailleurs moins de connoissances, trouve dans la Beauté ou dans l'Harmonie ; on peut avec raison désigner par un autre nom ces Perceptions plus subtiles & plus agréables, qui proviennent de ces deux qualités, & appeller la faculté que nous avons de recevoir ces sortes d'impressions, *Sentiment intérieur*. La différence qu'on remarque entre les Perceptions, suffit pour autoriser l'usage d'un nom différent, surtout lorsqu'on a soin d'en fixer la signification.

*Ses plaisirs nécessaires & immédiats.*

C'est à juste titre, qu'on donne le nom de *Sens* à cette faculté supérieure

d'appercevoir, puiſque ſemblable aux autres ſens, elle procure un plaiſir tout à fait différent de celui qui provient de la connoiſſance des Principes, des Proportions, des cauſes ou de l'uſage des objets. La Beauté nous frappe dès la premiére vûe; & la connoiſſance la plus parfaite ne ſçauroit ajoûter à ce plaiſir. Elle peut ſeulement, ou y en joindre un ſecond fondé ſur la raiſon, & qui provient de la vûe de quelqu'avantage; ou produire en nous cette eſpéce de joie intérieure que nous ſentons, en voyant augmenter nos connoiſſances *.

XIII. Au reſte les idées que la Beauté & l'Harmonie excitent dans notre ame, nous plaiſent néceſſairement & immédiatement, de même que les autres idées ſenſibles. Il n'y a ni réſolution de notre

* Voyez l'Article 6.

part, ni aucune vûe de profit ou de dommage, qui puiſſe altérer la beauté ou la laideur d'un objet. Car comme dans les ſenſations extérieures, aucune vûe d'intérêt ne peut nous faire trouver un objet agréable, & qu'aucune crainte d'un mal diſtingué de la douleur qui accompagne immédiatement la perception, ne ſçauroit nous le faire haïr : de même quelque récompenſe & quelque châtiment qu'on propoſe aux hommes, on ne viendra jamais à bout de leur faire aimer un objet hideux, ou de leur en faire éviter un qui leur plaiſe. On peut bien les forcer par là à diſſimuler leurs ſentimens, à fuir l'un, & à rechercher l'autre en apparence : mais on n'empêchera jamais que les ſentimens & les perceptions qu'ils ont des objets, ne ſoient toujours eſſentiellement les mêmes.

*Ce sentiment est antérieur à l'intérêt qu'on se propose, & en est tout à fait distinct.*

XIV. Il suit évidemment de ce qui précéde, que certains objets sont la cause immédiate du plaisir, que la Beauté produit en nous; que nos sens sont capables de l'appercevoir; & qu'il est tout à fait distinct de cette joie, que nous sentons à la vûe de quelqu'avantage. Au reste combien de fois ne nous arrive-t-il pas, de négliger ce qui est utile & convenable, pour obtenir ce qui est beau; sans nous proposer d'autre avantage dans cette poursuite, que le plaisir qui accompagne les idées, que l'objet excitè en nous? Cela prouve, que quoique nous puissions rechercher ce qui est beau par amour propre, & dans la seule vûe de nous procurer des plaisirs qui nous flattent,

ainſi qu'il arrive à l'égard de l'Architecture, du Jardinage, & de pluſieurs autres objets ſemblables, il ne laiſſe pas d'y avoir un ſentiment de Beauté antérieur à la conſidération de ces avantages, ſans lequel ces objets ne nous paroîtroient point ſi avantageux, & ne ſeroient pas capables d'exciter en nous le plaiſir, qui nous les fait juger tels. Le *ſentiment* que la beauté des objets excite dans notre ame, & qui nous les fait regarder comme avantageux, eſt fort différent du deſir que nous avons de les poſſéder. Ce deſir que nous ſentons de poſſéder ce qui eſt beau, peut être contrebalancé par les récompenſes & les châtimens, mais les uns ni les autres n'auront jamais de pouvoir ſur le *ſentiment* que nous en avons. Ainſi la crainte de la mort peut bien nous faire rechercher un breuvage amer, & fuir des

mets qui flattent notre goût : mais elle ne nous fera jamais trouver ce breuvage gracieux, ni ces mets désagreables, à moins que les uns & les autres n'ayent été tels auparavant. On peut en dire autant du sentiment, que nous avons de la Beauté & de l'Harmonie. Car il ne s'ensuit pas de ce que nous négligeons souvent la poursuite de ces sortes d'objets par intérêt, par paresse, & par tel autre motif semblable, que nous n'ayons aucune idée de la Beauté; cela prouve seulement, que le desir qui nous y porte, est contrebalancé par un autre desir plus fort.

XV. Si nous n'avions point en nous ce sentiment de la Beauté & de l'Harmonie, nous trouverions peut-être les édifices, les jardins, les habits & les équipages convenables, utiles, chauds ou commodes:

mais jamais nous ne les regarderions comme *beaux*. Il eſt cependant certain, que ces objets nous plaiſent en pluſieurs occaſions ſous différents points de vûe. Ce qui nous affecte le plus dans le viſage d'une perſonne, ce ſont les traits qui nous annoncent ſes diſpoſitions morales. Malgré cela quelque convaincus que nous puiſſions être de ces diſpoſitions par la plus longue habitude, nous ne ſçaurions nous empêcher de trouver ſa vûe déplaiſante, ſi elle a le viſage difforme, & de voir au contraire avec plaiſir ceux qui ont une figure plus revenante. La coutume, l'éducation ni l'exemple ne nous donneront jamais des Perceptions différentes de celles, que nous avons reçues par le canal des ſens, dont nous avions auparavant l'uſage; jamais elles ne nous feront aimer les objets, qu'autant qu'ils

nous paroiſſent agréables *. Nous parlerons dans la ſuite ** de l'influence, que la coutume, l'éducation & l'exemple ont ſur le ſentiment, que nous avons de la Beauté.

*La Beauté eſt ou Originelle, ou Comparative.*

XVI. La Beauté qu'on remarque dans les formes corporelles, eſt *Originelle* ou *Comparative*; ou ſi on l'aime mieux, *Abſolue* ou *Relative*. Il faut ſeulement obſerver, que lorſqu'on ſe ſert des termes d'*Abſolue* ou d'*Originelle*, on ne prétend point par-là qu'il y ait dans l'objet quelque qualité, qui le rende beau par lui-même, ſans aucune rélation à l'eſprit qui l'apperçoit. Car le terme de Beauté, ainſi que les autres dont on uſe pour déſigner les idées ſenſibles, dénote proprement la

* Voyez Article 5.
** Sect. VII.

faculté d'appercevoir, qu'ont certaines personnes: de même que ceux de *froid*, de *chaud*, de *doux* & d'*amer* dénotent certaines sensations dans notre esprit, qui ne ressemblent peut être en rien aux objets, qui excitent en nous ces idées, quoiqu'ordinairement on s'imagine le contraire. Les idées de la Beauté & de l'Harmonie étant excitées par la Perception de quelque *Qualité premiere*, & ayant rapport à la figure & aux tems, peuvent ressembler davantage aux objets, que ces autres Sensations, qui sont moins l'image des objets, que des modifications de l'esprit qui les apperçoit. Cependant je ne conçois point, qu'on pût donner à aucun objet l'épithéte de beau, si l'esprit n'avoit en lui l'idée de la Beauté. On entend donc par Beauté absolue *, cette beauté que

* Cette division de la Beauté est tirée des

nous appercevons dans les objets, ſans les comparer à rien d'extérieur, dont l'objet puiſſe être regardé comme l'image, ou la copie. Telle eſt celle qu'on apperçoit dans les ouvrages de la nature, dans les formes artificielles, & dans les figures. La Beauté *Comparative* ou *Relative*, eſt celle qu'on découvre dans les objets conſidérés communément comme des *imitations* ou des *images* de quelqu'autre choſe. Ces deux ſortes de Beauté feront le ſujet des trois Sections ſuivantes.

différens fondemens du plaiſir, que ſon ſentiment excite en nous, plûtôt que des objets mêmes. Car la plûpart des exemples que nous donnons de la Beauté relative, renferment auſſi une Beauté abſolue; de même qu'un grand nombre de ceux que nous rapportons de la Beauté abſolue, en ont auſſi une relative à quelque égard. Mais on doit conſidérer ſéparément ces deux ſources du plaiſir; ſçavoir, l'Uniformité de l'objet, & la reſſemblance qu'il a avec ſon Original.

## SECTION II.

### *De la Beauté Originelle ou Absolue.*

*Du sentiment des hommes.*

I. PUISQU'IL est certain, que nous avons des idées de la Beauté & de l'Harmonie, examinons quelle doit être la qualité des objets, pour les exciter ou les occasionner. Il faut observer d'abord, que notre recherche ne roule que sur les qualités, qui paroissent belles aux hommes, ou sur l'origine du sentiment qu'ils ont de la beauté. Car la Beauté, comme on l'a vû plus haut, est toujours relative au sentiment que chacun en a; & lorsque nous montrons plus bas en quoi consiste en général la Beauté des objets qui s'offrent à nos yeux, nous

ſuppoſons que ces ſortes d'objets ſont conformes au ſentiment, que les hommes en ont. Car il eſt des objets, qui ſans paroître beaux à certaines perſonnes, ne laiſſent pas de plaire infiniment à quelques animaux; ce qui vient peut-être, de ce que leurs ſens ſont autrement diſpoſés que les nôtres, ou de ce que les objets qui excitent en eux l'idée de la Beauté, ont une forme toute différente. Auſſi voyons-nous des animaux ſe plaire en toutes ſortes de lieux. Il peut ſe faire de même, que ce qui paroît aux hommes groſſier, informe ou dégoûtant, leur faſſe un plaiſir infini.

II. Pour pouvoir découvrir plus diſtinctement le fondement, ou la cauſe générale des idées que nous avons de la Beauté, il eſt néceſſaire de la conſidérer d'abord dans ſes eſpéces les plus ſimples,

telle qu'elle ſe préſente à nous dans les figures réguliéres. Peut-être trouverons-nous, que toutes ſes eſpéces les plus complexes ont la même origine.

*De l'Uniformité & de la Varieté jointes enſemble.*

III. Il ſemble que les figures les plus propres à exciter en nous l'idée de la Beauté, ſont celles dans leſquelles l'*Uniformité* ſe trouve jointe à la *Varieté*. Nous nous formons un grand nombre d'idées des objets qui nous plaiſent, par d'autres endroits. Telles ſont celles de *Grandeur*, de *Nouveauté*, de *Sainteté*, & quelques autres, dont nous parlerons dans la ſuite *. Mais ce que nous appellons *Beauté* dans les objets, à parler mathématiquement, paroît être en raiſon compoſée de l'*Uniformité* &

* Voyez Sect. VI. Art. 11. 12. 13.

de

de la *Varieté:* de forte que là où l'*Uniformité* des corps eſt égale, la beauté s'y découvre à proportion de la *Varieté*, & *vice versâ*. Ceci s'éclaircira par des exemples.

*De la Varieté.*

Je dis en premier lieu, que la Beauté augmente à proportion de la *Varieté*, l'Uniformité demeurant la même. La beauté d'un Triangle équilatéral, par exemple, eſt moindre que celle d'un Carré; celle d'un Carré moindre que celle d'un Pentagone, & celle de cette derniere figure moindre que celle d'un Exagone. Il eſt vrai que lorſque le nombre des côtés augmente conſidérablement, la proportion qu'ils ont avec le Rayon ou Diamétre de la figure ou du Cercle, auquelles Polygones ont un rapport ſenſible, échappe tellement à nos obſervations, que la beauté n'augmente pas toujours avec le

nombre des côtés. Il peut même arriver, que le défaut de parallélisme dans les côtés des *Eptagones*, & des autres figures dont le nombre des côtés est impair, diminue leur beauté. Ainsi dans les *Solides*, l'*Icosaëdre* surpasse en beauté le Dodécaëdre, & celui-ci l'*Octaëdre*, qui est beaucoup plus beau que le *Cube*, dont la beauté est supérieure à son tour à celle de la Pyramide réguliére. Cela vient, de ce que la *Varieté* est plus grande dans les uns que dans les autres, l'*Uniformité* demeurant cependant la même.

### *De l'Uniformité.*

La *Beauté* augmente à proportion de l'*Uniformité*, quoique la *Varieté* demeure la même, dans les exemples suivans. Un *Triangle équilatéral*, ou même *Isocele*, est plus beau que le *Scalene*; le *Carré* plus

que le *Rhombe*, ou *Losange*; & celui-ci plus que le *Rhomboïde*, qui à son tour l'est beaucoup plus que le *Trapeze*, ou telle autre figure, dont les côtés sont courbes & irréguliers. De même les Solides réguliers surpassent en beauté tous les autres Solides composés d'un nombre égal de surfaces planes. On observe la même chose, non seulement dans les cinq corps réguliers, mais encore dans tous ceux qui ont quelque *Uniformité* considérable, comme les *Cylindres*, les *Prismes*, les *Pyramides*, les *Obélisques*, &c, qui plaisent beaucoup plus à l'œil qu'aucune figure irréguliére, dont les parties n'ont aucune ressemblance entr'elles.

### *De la Raison composée.*

Nous avons des exemples de la *Raison composée*, dans la comparaison des *Cercles*,

ou des *Sphéres*, avec les *Ellipses* ou *Sphéroïdes*, dont l'excentricité est peu considérable ; aussi bien que dans celle de l'*Exoctaëdre* & de l'*Icosidodecaëdre*, avec les figures réguliéres dont ils sont composés. On remarque même, que le défaut de cette *Uniformité* parfaite qui se rencontre dans les unes, est compensé par la Varieté qui régne dans les autres ; ce qui rend leur beauté à peu près égale.

IV. Ces observations sont vraies pour la plûpart, & peuvent être confirmées par le jugement des enfans touchant les figures les plus simples, dont la *Varieté* est proportionnée à leur intelligence. Quelqu'incertains que puissent paroître quelques-uns des exemples que je viens d'alléguer, on ne laisse pas d'observer tous les jours, que les enfans recherchent avec ardeur toutes les figures réguliéres dans leurs

petits divertiſſemens, quoiqu'ils n'en retirent pas plus d'utilité, que des cailloux ordinaires. Ils manifeſtent de bonne heure le goût ou le ſentiment qu'ils ont de la *Beauté*, par l'empreſſement qu'ils marquent de voir les édifices, les jardins réguliers, lors même qu'ils ne ſont repréſentés qu'en peinture.

### *De la Beauté naturelle.*

V. L'idée que nous avons de la *Beauté* qui régne dans les ouvrages de la Nature, a le même fondement. On remarque dans chacune des parties de l'Univers que nous appellons *Belles*, une *Uniformité* ſurprenante jointe à une *Varieté* preſque infinie. Pluſieurs des parties qui le compoſent ne paroiſſent point avoir été produites pour l'uſage de l'homme. On peut même dire, que ce que nous en connoiſſons n'eſt qu'un

point en comparaiſon de celles qui nous ſont inconnuës. Les figures & les mouvemens des grands corps ne ſont point ſenſibles à nos yeux ; & ce n'eſt qu'à l'aide du raiſonnement, de la réflexion, & d'un grand nombre d'obſervations, que nous venons à bout de les découvrir. Cependant autant que nous pouvons les appercevoir par les ſens, augmenter nos connoiſſances par le moyen du raiſonnement, & donner carriére à notre imagination, nous trouvons que leur ſtructure, leur ordre & leur mouvement ſont en général conformes au ſentiment que nous avons de la *Beauté*. Il eſt vrai, que nous ne ſçaurions découvrir celle de chaque objet en particulier : mais il y a une beauté répandue avec profuſion ſur le tout enſemble des objets, que nous découvrons ſans peine à l'aide des ſens ou du raiſonnement.

En effet ſans parler de la ſituation apparente des corps céleſtes dans la circonférence d'une grande ſphére, qui n'eſt occaſionnée que par l'imperfection de notre vûe trop foible pour diſcerner les diſtances, on remarque que les figures de tous les grands corps qui exiſtent dans l'univers, ſont preſque ſphériques, les orbites de leurs révolutions elliptiques ; & qu'il y a peu d'excentricité dans ceux que nous avons occaſion d'obſerver tous les jours. Or ces figures ſont très-uniformes, & c'eſt par cet endroit qu'elles nous plaiſent.

Je ne parle point encore ici de l'*Uniformité* moins ſenſible, qui ſe rencontre dans la proportion de leur quantité de matiére, dans leurs diſtances, & les tems de leurs révolutions. Mais où peut-on trouver un exemple plus ſenſible d'une *Uniformite* jointe avec la *Varieté*, que dans l'ordre

conſtant que chaque Planéte obſerve dans ſes révolutions, toujours achevées autour de ſon axe & du ſoleil dans des tems à peu près égaux, & à peu près dans le même orbite, depuis un ſi grand nombre de ſiécles? C'eſt ainſi qu'après certains Périodes, toutes les mêmes apparences ſe renouvellent, le jour & la nuit ſe ſuccédant alternativement autour de chaque Planéte, avec une varieté auſſi réguliére qu'agréable, pendant tout le tems qu'elles régnent ſur les différens hémiſphéres, ſelon les différentes ſaiſons de l'année. C'eſt ainſi que les différentes phaſes, les divers aſpects, & les différentes poſitions des Planétes les unes à l'égard des autres, leurs conjonctions & leurs oppoſitions, durant leſquelles elles s'obſcurciſſent tout à coup les unes les autres par leurs ombres coniques dans le tems des éclipſes, reviennent

de nouveau dans des périodes fixes, & avec une uniformité invariable. Ce sont là les beautés, qui charment les Astronomes, & qui leur font trouver tant de plaisir dans leurs calculs ennuyeux; l'attachement qu'ils ont pour cette étude, comme le dit Horace *, les empêchant de sentir la peine qu'elle leur coûte:

*Molliter austerum studio fallente laborem.*

## *De la Terre.*

VI. Quant à la portion aride de la surface de notre Globe, dont une grande partie est d'une couleur douce & agréable, combien est-elle diversifiée par les différens dégrés de lumiére & d'ombre, que produisent les montagnes, les vallées, les collines & les plaines, suivant qu'elles sont inclinées vers le soleil?

* Horat. Lib. 2. Sat. 2. V. 12.

## *Des Plantes.*

VII. Si nous passons aux autres ouvrages moins considérables de la Nature, quelle *Uniformité* ne remarque-t'on pas dans toutes les espéces de Plantes & de Végétaux, ainsi que dans la maniére dont ils croissent & se perpétuent? Quelle ressemblance admirable entre toutes les Plantes de même espéce, dont le nombre surpasse notre imagination! Cette *Uniformité* régne non seulement dans leur forme prise en général, quoique dans quelques-unes celle-ci ne soit pas toujours aussi exacte, mais encore dans la structure de leurs parties les plus déliées, que l'œil ne sçauroit découvrir sans le secours du microscope. Souvent dans le nombre presque infini de feuilles, de fruits, de fleurs & de semences de chaque espéce, on remarque

l'Uniformité la plus grande par rapport à la ſtructure & à la ſituation de leurs plus petites fibres. C'eſt là cette Beauté qui charme les Botaniſtes. Quelle uniformité & régularité de figure ne régne-t-il pas dans chaque Plante, feuille ou fleur particuliére? Les tiges ou troncs de tous les arbres, & de la plûpart des petites plantes, sont à peu près cylindriques; ou approchans d'un Priſme régulier. Leurs branches ſemblables à leurs divers troncs naiſſent à des diſtances à peu près égales, lorſque rien ne retarde leur accroiſſement naturel. Dans quelques eſpéces les branches naiſſent par paires, & à l'oppoſite les unes des autres, le plan perpendiculaire de direction de la paire ſupérieure coupant celui de l'inférieure à peu près à angles droits. Dans d'autres, les branches naiſſent ſeules, & alternativement, dans

des diſtances preſque égales. On trouve des eſpéces, dont les branches croiſſent toutes en nœud autour du tronc. Toutes les branches de chaque eſpéce forment en pouſſant des angles égaux avec leurs troncs, & ſe diviſent de nouveau en d'autres branches plus petites, qui gardent le même ordre avec elles. Je ne dois point paſſer ſous ſilence cette uniformité de couleurs, qu'on remarque dans toutes les fleurs de la même plante & du même arbre, ſouvent d'une eſpéce entiére; non plus que les différentes nuances, qu'on obſerve dans toutes celles de la même plante, & ſouvent de la même eſpéce.

*Des Animaux.*

VIII. A l'égard de la beauté des Animaux, elle conſiſte, ſoit dans leur ſtructure intérieure, dont on acquiert la connoiſſance à l'aide de l'expérience & d'une

longue obſervation, ou dans leur forme extérieure. Parmi toutes les eſpéces qui nous ſont connuës, on trouve une uniformité ſurprenante dans la ſtructure de celles de leurs parties, dont la vie dépend le plus immédiatement. Peut-on s'empêcher d'être ſurpris d'une telle *Unité* de Méchaniſme, quand on conſidére la varieté preſque infinie de leurs mouvemens; leur maniere de marcher, de courir, de voler & de nager; les moyens qu'ils employent pour ſe conſerver; les contorſions biſarres de leurs membres, quand ils ſont gais & diſpos: tous mouvemens qui s'exécutent par une ſimple contraction de muſcle, laquelle eſt variée en une infinité de façons différentes, pour ſatisfaire à ces fins? On auroit pû les obtenir peut-être à l'aide de pluſieurs reſſorts: mais l'*Uniformité* eût été moindre, & la beauté des Animaux

moins frappante, ſi on eût banni de leur ſtructure cette *Unité* de Méchaniſme.

IX. L'*Unité* dont nous parlons, eſt très-ſenſible dans les Animaux de même eſpéce. Auſſi eſt-ce cette reſſemblance qui nous les fait ranger par *Claſſe* ou Eſpéces, malgré la variété prodigieuſe qu'on remarque dans la groſſeur, la figure & la couleur de ceux qui portent le même nom. Quoi de plus univerſel, que la beauté qui réſulte dans chaque individu de l'exacte reſſemblance que les membres extérieurs ont les uns avec les autres : reſſemblance qui ne manque jamais d'être la même, lorſqu'aucun accident ne s'oppoſe à l'intention générale de la Nature ? Auſſi voit-on, que ce défaut de reſſemblance ne manque jamais de paſſer pour une imperfection, & un défaut de beauté, quoiqu'il n'en réſulte point d'autre inconvénient;

comme lorſque les yeux ne ſont pas exactement ſemblables, ou lorſqu'un bras ou une jambe eſt plus courte ou plus grêle, que ſa compagne.

A l'égard de cette eſpéce de beauté, qui a tant d'empire ſur nous, & qui conſiſte dans la régularité des traits du viſage, dans l'air, les geſtes & les mouvemens du corps, nous montrerons dans le ſecond Traité *, qu'elle n'eſt fondée que ſur quelque *indication* ſuppoſée des bonnes diſpoſitions de l'ame. Il y a auſſi une beauté naturelle dans le mouvement, qui conſiſte dans la répétition réguliére & cadencée des mêmes geſtes & des mêmes pas, comme dans la danſe réglée.

### *De la Proportion.*

X. On découvre dans les Animaux

* Sect. VI. Art. 3.

une autre beauté, qui résulte d'une certaine proportion, que les différentes parties ont les unes avec les autres, & qui ne laisse pas de plaire aux Spectateurs; quoiqu'ils ne puissent la définir avec la même exactitude qu'un Statuaire. Celui-ci connoît la proportion, que chaque partie du visage doit avoir avec le visage entier, pour être plus agréable ; celle que la face doit avoir avec le corps, ou avec quelques-unes de ses parties, ainsi que celle qui doit régner entre les diamétres & les longueurs de chaque membre. Lorsque cette proportion de la tête avec le corps est considérablement altérée, il en résulte un Géant, ou un Nain. De là vient, qu'on peut nous les représenter l'un ou l'autre en mignature, sans aucune relation aux objets extérieurs, en observant de combien le corps excéde la proportion qu'il doit

doit avoir avec la tête dans le Géant; & dans le Nain, de combien il lui est inférieur. Il y a aussi une Beauté résultante de la figure, qui indique la force naturelle: mais je la passe sous silence, parce qu'on peut alléguer avec vraisemblance, que l'approbation que nous donnons à cette figure, est plûtôt fondée sur l'opinion de quelqu'avantage, que sur la forme même.

Nous considérerons sous le titre de *Beauté relative*, ou de *Dessein* *, la beauté qui résulte du méchanisme convenable aux nécessités & aux avantages de quelqu'animal que ce soit; méchanisme qui nous plaît indépendamment du profit, que nous pouvons en retirer.

### *Des Oiseaux*.

XI. Je ne puis passer sous silence la beauté des Oiseaux, qui naît de la Variété

* Sect. IV. Art. 7.

que le fondement de ce plaisir n'est autre chose, qu'une espéce d'*Uniformité*. Lorsque les différentes vibrations d'un ton sont de même durée que celles d'un autre, il en résulte une Harmonie agréable; & l'on donne à ces Notes le nom de *Consonance*. Par exemple les vibrations de quelque Note que ce soit, durent autant que deux vibrations de son *Octave*, & deux de la premiere autant que trois de sa *Quinte*. Il en est de même des autres accords. Au reste une Composition ne sçauroit être harmonieuse, lorsque la plûpart des Notes ne sont point disposées selon ces proportions naturelles. Il faut encore avoir égard à la *Clef* qui régle le tout, ainsi qu'à la mesure & au goût dans lequel la piéce commence. Car un changement fréquent & sans art de quelqu'une de ces choses, produiroit la dissonance tout à fait désagréable.

On comprendra ſans peine ce que je viens de dire, ſi l'on fait attention à la *Diſſonance*, qui réſulteroit des parties de deux différens tons priſes comme un ſeul, quoiqu'elles ſoient toutes deux agréables ſéparément. On remarque la même *uniformité* dans les Baſſes, les Tailles & les Deſſus du même air.

On obſerve cependant que les Diſſonances produiſent des effets merveilleux dans les Compoſitions les plus excellentes. Elles cauſent ſouvent autant de plaiſir que l'Harmonie la plus ſuivie, ſoit en délaſſant l'oreille par une agréable varieté, ou en diminuant l'attention; ce qui fait goûter davantage l'harmonie des accords qui ſuivent, de même que les ombres rehauſſent & embelliſſent les tableaux, ou par quelqu'autre moyen qui nous eſt inconnu. Il eſt du moins certain, qu'elles ont leur

place, & qu'elles produisent quelques bons effets dans nos meilleures Compositions. On parlera dans la suite * de quelques autres proprietés de la Musique.

XIV. On observera dans tous les exemples ** de *Beauté* que j'ai rapportés, que le plaisir qui en résulte, se fait sentir à ceux même qui n'ont jamais réfléchi sur ce fondement général, & que tout ce que j'ai allégué se réduit à ceci : » Que les objets » ne produisent en nous de sensation agréa- » ble, qu'autant que l'*Uniformité* s'y trouve » jointe avec la *Varieté.* «

On peut avoir une Sensation sans connoître ce qui l'occasionne, de même qu'un

* Sect. VI. Art. 12.

** L'application que je fais du mot de *Beauté* aux sons, n'a rien qui doive surprendre. Les Anciens observent, que les sens de la Vûe & de l'Ouie ont cet avantage, que nous discernons le Καλον dans leurs objets ; ce qu'on ne peut attribuer à ceux des autres sens.

homme peut avoir l'idée de la douceur, de l'acidité & de l'amertume, & ignorer la forme ou le mouvement des petits corps qui excitent en lui ces Perceptions.

## SECTION III.

### *De la Beauté des Théorêmes.*

*Des Théorêmes.*

I. LA Beauté des *Théorêmes* demande une attention d'autant plus particuliére, qu'elle est absolument différente des espéces de Beauté, dont on a parlé jusqu'ici, quoiqu'il n'y en ait aucune, où la *Variété* & l'*Uniformité* se trouvent jointes à un plus haut dégré. Aussi en résulte-t'il un plaisir considérable, & indépendant de tout autre intérêt.

II. On trouve en effet dans chaque Théorême, avec la convenance la plus

exacte, une infinité de vérités particuliéres, souvent même une multitude d'infinis; de sorte que quoique la nécessité de former des idées abstraites & des Théorêmes universels naisse peut-être des bornes de notre esprit, qui ne peut admettre une infinité d'idées singuliéres ou de Jugemens à la fois, cette faculté ne laisse pas d'être une preuve de la capacité presque inconcevable de l'esprit humain. Par exemple, la 45e. Proposition du premier Livre d'Euclide contient une multitude infinie de vérités, touchant la possibilité des côtés infinis des Triangles Rectangles, suivant que leur Aire est plus grande, ou plus petite; & l'on peut trouver dans chacun de ces côtés une multitude infinie de Triangles dissimilaires, selon qu'on varie la proportion qui se rencontre entre la Base & la Perpendiculaire. Or tous ces infinis

ſont renfermés dans le Théorême général. On trouve dans le calcul Algébrique ainſi que dans celui des *Fluxions*, une ſemblable variété de vérités particuliéres comprifes dans des Théorêmes généraux, non ſeulement dans les Equations générales, qu'on peut appliquer à toutes ſortes de *Quantités* ; mais encore dans les inveſtigations plus particuliéres des Aires & des Tangentes, où une ſeule opération fait découvrir des *Théorêmes*, qui peuvent s'appliquer à pluſieurs ordres ou genres de Courbes, aux côtés infinis de chaque eſpéce, ainſi qu'aux points infinis des *individus* innombrables de chaque coté.

*Fondement de leur Beauté.*

III. Pour concevoir plus diſtinctement que cette convenance ou Unité d'une infinité d'objets dans les Théorêmes généraux eſt la ſource de la *Beauté*, ou du *Plaiſir*, qui réſulte de leur découverte, il

ſuffit de comparer la ſatisfaction que ces ſortes de découvertes procurent, avec l'inquiétude où l'on eſt, lorſqu'on ne peut meſurer les Lignes ou les Surfaces qu'à l'aide d'une Echelle, ni réduire les expériences qu'on fait à un Principe général, ou *Canon*, & qu'on ne réuſſit qu'à raſſembler une infinité d'Obſervations particuliéres, qui n'ont aucune liaiſon entr'elles. Chacune de ces Obſervations nous fait bien découvrir une nouvelle vérité : mais on n'y trouve ni *Beauté*, ni plaiſir, juſqu'à ce qu'on puiſſe rencontrer quelque eſpéce d'*Unité*, ou les réduire à un principe général.

*Il y a fort peu de Beauté dans les Axiomes.*

IV. Prenons pour exemple un Axiome métaphyſique, tel que celui-ci : *Le tout eſt plus grand que ſa Partie ;* nous ne trouverons aucune *Beauté* dans ſa contemplation.

Car quoique cette Propoſition renferme une infinité de vérités particuliéres, on n'y remarque néanmoins preſque aucune *Unité*, puiſqu'elles ne conviennent toutes que dans la conceſſion vague & indéterminée du *Tout* & de ſa *Partie*, & dans l'excès indéfini du premier ſur la derniere, qui eſt tantôt plus grand, & tantôt plus petit. De même ſi l'on nous dit, que le *Cylindre* eſt plus grand que la *Sphere* qui lui eſt inſcrite, & celle-ci plus grande qu'un *Cone* de même hauteur & de même diamétre que ſa Baſe, nous ne trouverons aucun plaiſir dans ce rapport général de plus grand & de moindre, ou il n'y a aucune Différence ou Proportion préciſe. Au contraire lorſque nous appercevons le Rapport exact, qui ſe rencontre entre tous les côtés poſſibles d'un tel ſyſtême de Solides, & qu'ils gardent

entr'eux la *Raiſon* conſtante de 3. 2. &
on ne peut ſe laſſer d'admirer la *Beaut*
ce *Théorême*, & de recevoir un pl
infini de ſa découverte.

## *Théorêmes aiſés.*

On peut de même obſerver, que
Propoſitions aiſées, ou *Evidentes*,
même que l'*Unité* y eſt ſuffiſamment
tincte & déterminée, ne plaiſent p
autant que celles qui ont moins d'
dence, mais dont la découverte eſt
compagnée de quelque ſurpriſe.
exemple, quel plaiſir trouve-t'on à
couvrir qu'*une ligne qui coupe l'angl*
*ſommet d'un Triangle iſocèle par le mi*
*diviſe ſa Baſe en deux parties égales*, &
*verſâ*; ou que les *Triangles Equilaté*
ſont *Equiangles*? Ces ſortes de vérités
ſi évidentes, qu'elles n'ont beſoin d'au

Démonstration. Elles ressemblent aux richesses, dont on est en possession depuis long-tems, qui flattent moins ceux qui en jouissent, que ne le feroit l'acquisition de quelque Bien plus médiocre. On ne doit pourtant pas s'imaginer, que le plaisir qu'on trouve dans les Théorêmes, ne soit fondé que sur la surprise. Une expérience simple ne nous en plaît pas davantage, pour être nouvelle ; & de ce que nous goûtons une joie infinie dans la jouissance d'un bien auquel nous ne nous attendions point, il ne s'ensuit pas que la *Surprise*, ou la *Nouveauté*, soit le seul plaisir de la vie, ou l'unique fondement de celui que nous goûtons dans la découverte de la *Vérité*. Il est dans certains Théorêmes une autre espéce de surprise qui procure un plaisir supérieur à celui que nous trouvons dans d'autres Propositions d'une plus

grande étenduë. Elle confifte dans la découverte d'une vérité générale que nous avions réputée fauffe ; pour n'en avoir pas une notion affez diftincte. Telle eft celle-ci, que *les Afymptotes s'approchent continuellement de l'Hyperbole, fans jamais la rencontrer*. Cette joie reffemble à celle que nous éprouvons, lorfqu'au lieu d'un mal que nous avions à craindre, nous recevons quelqu'avantage confidérable. Il faut cependant remarquer qu'aucun Théorême ne fçauroit plaire, lorfque l'*Unité* de plufieurs circonftances particuliéres ne fe rencontre point dans le Théorême général.

*Des Corollaires.*

V. C'eft encore une *Beauté* dans les Propofitions, lorfqu'un Théorême eft tel, qu'on peut en déduire une infinité de

*Corollaires*. Par exemple, il y a certaines propriétés fondamentales, sur lesquelles on peut bâtir naturellement une longue suite de Théorêmes. Telle est la 35. Proposition du premier Livre d'Euclide. On déduit de cette Proposition la maniére de mesurer toutes sortes de surfaces rectilignes, en les réduisant en des Triangles, qui sont les moitiés d'autant de Parallélogrammes, dont chacun est respectivement égal à autant de *Rectangles* produits par la multiplication de la *Base* par la Perpendiculaire qui mesure leur hauteur. Il en est de même de la 47. Proposition du même Livre, & d'un grand nombre d'autres, qui appartiennent à la Géométrie composée. Ceux qui s'appliquent à l'étude de la Nature trouvent la même Beauté dans quelques Principes généraux, ou *Forces universelles*, d'où découle un

nombre infini d'effets. Telle eſt la Gravitation dans le ſyſtême de M. le Chevalier Newton. Quel eſt en effet le but de nos meilleurs Géométres, ſinon de donner le plus d'étendue qu'il eſt poſſible aux Théorêmes, & de les rendre applicables à une infinité de Figures, qui ne ſe reſſemblent en rien, à en juger par l'apparence?

Il eſt aiſé de voir combien les hommes ſont charmés de la *Beauté* de ces ſortes de connoiſſances indépendament de l'utilité qui peut leur en revenir, par le plaiſir qu'ils prennent à déduire d'un ſeul principe les propriétés de chaque Figure, & à démontrer toutes les Méchaniques par un ſeul Théorême fondé ſur le mouvement composé, lors même qu'ils ſe ſont aſſûrés de toutes ces vérités par des Démonſtrations diſtinctes & indépendantes. On jouit même de ce plaiſir, quoiqu'on ne

ſe

ſe propoſe d'autre avantage d'une pareille Déduction, que celui qu'on trouve dans la contemplation de ſa Beauté. L'amour de la réputation ne feroit jamais capable de nous engager à la recherche de ces ſortes de méthodes, ſi nous ne ſçavions que les hommes les goûtent immédiatement par le ſentiment intérieur qu'ils ont de leur Beauté.

*De la Beauté qui n'eſt fondée que ſur le Caprice.*

C'eſt à ce ſentiment que nous avons de la *Beauté* qu'on doit attribuer les entrepriſes abſurdes & les ſoins qu'un grand nombre de perſonnes ſe ſont données pour la découvrir dans les autres Sciences de même que dans les Mathématiques. C'eſt-là vraiſemblablement l'origine du projet que Deſcartes avoit formé, de déduire toutes les connoiſſances humaines de cette ſeule Propoſition : *Cogito, ergò ſum* ; je penſe, donc

j'existe : au lieu que d'autres ont prétendu, que celle-ci ; il est impossible qu'une même chose soit & ne soit pas en même tems, *impossibile est idem simul esse & non esse*, méritoit beaucoup mieux le titre de Premier principe absolu de la connoissance humaine. M. Leibnitz n'avoit pas moins d'affection pour son Principe favori de *Raison suffisante* ; & il se vantoit d'avoir enrichi par son moyen le monde intellectuel d'une infinité de connoissances merveilleuses. Il n'est pas difficile en jettant les yeux sur les Sciences particuliéres, de voir les inconveniens qui résultent de cette amour de l'*Uniformité*. Pufendorf n'a-t'il pas bonne grace de vouloir déduire les différens devoirs de l'homme par rapport à Dieu, à lui-même & aux autres, de son principe fondamental de *sociabilité* universelle ? cette observation est une

forte preuve, que les hommes apperçoivent la *Beauté* qui résulte de l'*Uniformité* dans les Sciences, puisqu'à force de la rechercher avec trop d'ardeur, ils en tirent des conséquences qui ne sont point naturelles.

VI. Ce plaisir qui accompagne les Sciences, ou les Théorêmes universels, peut-être appellé à juste titre une espéce de *sensation*, puisqu'il est inséparable de la découverte de quelque Proposition que ce soit, & distinct de la connoissance simple *. Il est en effet très-violent

* Aristote (*Ethic ad Nicom. lib.* 10. *c.* 3.) observe avec raison que nous sommes naturellement portés à certaines actions, ou à l'exercice de certaines Facultés naturelles, indépendamment des plaisirs qui en sont inséparables, & qui peuvent nous en revenir. Περὶ πολλὰ σπουδὴν ποιήσαιμεθ' ἂν, καὶ εἰ μηδεμίαν ἐπιφέροι ἡδονήν, οἷον ὁρᾶν, μνημονεύειν, εἰδέναι, τὰς ἀρετὰς ἔχειν. Εἰ δ' ἐξ ἀναγκης ἕπονται τούτοις ἡδοναὶ, οὐδὲν διαφέρει. Ἑλοίμεθα γὰρ ἂν ταῦτα, καὶ εἰ μὴ γένοιτ' ἂν ἀπ' ἀυτῶν ἡδονή.

E ij

d'abord; au lieu que cette derniére eſt uniformément la même. Et quoique la Science donne de l'étendue à l'eſprit, & procure en certaines occaſions des lumiéres, par le moyen deſquelles elle peut auſſi nous être avantageuſe, il n'y a néanmoins que ceux qui s'appliquent aux Sciences, qui ſoient capables de décider, ſi le plaiſir qui accompagne la découverte d'un Théorême, eſt indépendant ou non, des avantages qu'on peut en retirer. Ce qu'on peut inférer de ce que j'ai dit, eſt que les ſenſations agréables qui nous viennent par le canal des Sens externes & internes, naiſſent généralement des objets, que la raiſon nous auroit rendu recommandables, ſi nous avions connu leur uſage, & que nous n'euſſions pas manqué de rechercher dans la vûe de notre propre intérêt.

## *Des Ouvrages de l'Art.*

VII. A l'égard des ouvrages de l'Art, qu'on parcoure toutes les différentes inventions qui ont paru jusqu'ici, on trouvera constamment que leur *Beauté* ne consiste que dans une espéce d'*Uniformité* ou d'*Unité* de Proportion entre les parties, & de chaque partie au tout. Et comme il est une infinité de Proportions possibles, ainsi que de différentes espéces d'*Uniformité*, on ne doit point être surpris des divers goûts qui régnent dans l'Architecture, le Jardinage & autres semblables Arts chez les différentes Nations, non plus que de l'*Uniformité* qu'on y apperçoit, quoique leurs parties soient quelquefois absolument différentes. Les édifices des Persans & des Chinois ne ressemblent en

rien à ceux des Grecs & des Romains, quoiqu'il régne dans les uns & dans les autres la même *Uniformité* entre les différentes parties qui les composent. Mais cette derniére n'est nulle part plus sensible que dans cette espéce d'Architecture que nous appellons *Réguliére*, dont toutes les parties forment des figures réguliéres égales ou semblables, au moins dans le même Ordre : les Piédestaux sont des Parallélipipedes, ou des Prismes carrés, les Colonnes des espéces de Cylindres ; les Arcades sont circulaires, & toutes égales dans le même rang ; il régne dans chaque Ordre la même proportion entre les Diamétres, les Fûts, les Chapiteaux des colonnes, les diamétres des Arcades, les hauteurs des Piédestaux, les saillies des Corniches, & tous les Ornemens qu'on emploie dans chacun des cinq

Ordres. Quoique les autres peuples ne ſuivent pas toujours les Proportions qui ont été établies par les Grecs & par les Romains, ils ne laiſſent pas d'obſerver une Proportion, une *Uniformité*, & une ſymétrie entre les parties correſpondantes, de ſorte qu'il ſuffit qu'une partie s'écarte de la Proportion qui eſt gardée dans tout le reſte de l'édifice, pour que l'œil en ſoit choqué, & pour que la beauté du tout ſoit entiérement détruite ou conſidérablement affoiblie.

VIII. On peut obſerver la même choſe dans tous les autres Ouvrages de l'art, ſans en excepter même les uſtenſiles les plus communs. Car on trouve que la beauté de chacun d'eux dépend entiérement de l'Uniformité & de la Variété qui y ſont jointes, ſans leſquelles ils paroiſſent meſquins, irréguliers & difformes.

## SECTION IV.

### *De la Beauté Relative ou Comparative.*

#### *De la Beauté Comparative.*

I. SI ce que nous venons de dire touchant l'origine de la *Beauté absoluë*, est vrai, il ne sera pas difficile de découvrir en quoi consiste la *Beauté relative*. Toute *Beauté* est relative au sentiment de celui qui l'apperçoit : mais nous ne donnons proprement ce nom, qu'à celle qu'on découvre dans un objet, en tant qu'on le considere comme une *imitation* de quelque *Original* ; & cette *Beauté* est fondée sur une espéce de *Conformité* ou d'*Unité*, qui se rencontre entre l'Original & la Copie. Le premier peut être ou un objet qui

existe dans la Nature, ou quelqu'*idée* établie. Car dès qu'on a une *idée* pour modéle, & des régles pour fixer cette image ou *idée*, il n'est pas difficile de produire une *imitation parfaite*. Ainsi un *Statuaire*, un *Peintre* ou un *Poëte*, peuvent également nous plaire, en nous représentant l'image d'Hercule, pourvû qu'on remarque dans cette piéce, la taille & les autres marques de force & de courage, qu'on imagine dans ce Héros.

Au reste la *Beauté comparative* ne suppose pas toujours une Beauté réelle dans l'Original. L'imitation d'une *Beauté absoluë* peut bien, il est vrai, rendre l'image plus parfaite: mais cela ne peut empêcher que l'*imitation* n'ait de la Beauté, si elle est exacte, quoique l'Original n'en ait aucune. Par exemple, un Tableau qui représente un homme accablé de toutes les

incommodités de la vieillesse, un desert affreux où l'on ne découvre de toutes parts que des rochers, des montagnes escarpées & arides, ne laissera pas de nous plaire, si ces objets sont bien dépeints, quoiqu'il n'ait pas la même Beauté que si l'Original eût été plus parfait, & également bien représenté. Il peut même arriver que la nouveauté nous fasse préférer la représentation d'un objet irrégulier à celle d'un autre qui est parfait.

### *De la Description Poëtique.*

II. La même observation a lieu dans les Descriptions que les Poëtes font des personnes ou des objets naturels. C'est à cette *Beauté relative* qu'ils doivent aspirer, s'ils veulent que leurs Ouvrages produisent sur nous l'effet qu'ils desirent. Ce qu'Aristote appelle *Moratæ Fabulæ*, ou ἤθη; ne signifie

point proprement des *Mœurs vertueuses* dans le sens que les Moralistes l'entendent, mais une *Représentation naïve* des Mœurs & des Caractéres, tels que la Nature les offre; de sorte que les *actions* & les sentimens conviennent aux caractéres de ceux qu'on introduit dans l'Epopée & dans le Poëme Dramatique. Peut être la nature de nos Passions nous fourniroit-elle de bonnes raisons pour prouver qu'un Poëte ne doit point choïsir des caractéres parfaitement vertueux pour le sujet de son Ouvrage, quoiqu'ils puissent, étant considérés d'une maniére abstraite, procurer plus de plaisir & avoir plus de beauté que ces caractéres imparfaits qui s'offrent tous les jours dans le commerce de la vie, & dans lesquels on remarque un mêlange de bien & de mal. Mais il suffit pour le présent d'opposer à ce choix, que nous sommes

bien plus vivement frappés du caractére d'un méchant homme, en qui toutes les passions se montrent à découvert, que de celui d'un Héros accompli, qui est plus rare dans la vie, & qui par là ne nous permet pas de juger avec certitude de la conformité de la Copie avec l'Original. Ajoûtez que connoissant notre état intérieur, nous sommes bien plus touchés de l'imperfection qui régne dans les caractéres, puisque par leur moyen nous découvrons dans les autres ces contrastes d'inclinations, & ces combats entre les passions & les vices que nous éprouvons tous les jours dans nous-mêmes. C'est cette Beauté, qui jointe à la varieté des caractéres qui régne dans Homére, rend ses Ouvrages superieurs à ceux de tous les autres Poëtes.

*De la Probabilité, de la Similitude, & de la Métaphore.*

III. On découvre dans la Poëfie plufieurs autres Beautés qu'on peut rapporter à la *Beauté relative*. La *Probabilité* eft abfolument néceffaire pour nous faire imaginer la *Reffemblance*. C'eft de celle-ci que dépend la beauté des *Similitudes*, des *Métaphores* & des Allégories, foit que le fujet de la Comparaifon ait de la *Beauté* ou non. Il eft pourtant vrai de dire que la Beauté eft plus grande, lorfque tous deux ont quelque beauté ou dignité originelle, & que la reffemblance s'y trouve. Auffi eft-ce là le fondement de la régle qu'on nous prefcrit, de chercher la Décence, ainfi que la Vraifemblance, dans les *Métaphores* & les *Similitudes*. La *Mefure* & la *Cadence* font des preuves de

l'Harmonie ; & elles appartiennent toutes deux à la *Beauté relative.*

*Du penchant que nous avons pour les Comparaiſons.*

IV. On ne doit point oublier ici le penchant que nous avons à faire des *Comparaiſons perpétuelles* de toutes les choſes qui ſe préſentent, lors même qu'elles ſont abſolument différentes les unes des autres. On remarque certaines reſſemblances entre tous les mouvemens des animaux qui ſont affectés des mêmes Paſſions. Ces reſſemblances nous fourniſſent aiſément une Comparaiſon : mais notre imagination y prend très-peu de part. Les objets inanimés ont ſouvent des poſitions qui reſſemblent à celles du corps humain dans pluſieurs circonſtances. Les airs ou geſtes du corps indiquent

certaines diſpoſitions de l'ame. C'eſt par là que toutes nos différentes paſſions & affections, de même que pluſieurs autres circonſtances trouvent dans notre eſprit une reſſemblance avec les *objets naturels inanimés*. Ainſi une tempête eſt ſouvent l'emblême de la guerre; une plante ou un arbre gâtés par la violence de la pluie, celui d'une perſonne accablée de triſteſſe; un pavot dont la tige ſe courbe, ou une fleur qui ſe fane, après avoir été coupée par le tranchant de la charrue, eſt l'image d'un Héros qui meurt à la fleur de ſon âge; un vieux chêne planté ſur une montagne, eſt celle d'un ancien Empire; un embraſement qui conſume une forêt, devient un ſymbole de la guerre. En un mot, il n'y a rien dans la Nature que l'inclination que nous avons pour les Comparaiſons, ne nous faſſe trouver ſemblable

à quelqu'autre chose, quelqu'éloignée qu'elle soit, surtout quand il s'agit des Passions, & des autres circonstances de la Nature humaine qui nous regardent plus particuliérement. Il suffit pour s'en convaincre de jetter les yeux sur les Ouvrages d'Homére & de Virgile. Une imagination fertile pourroit trouver dans une forêt ou dans un simple boccage, un Emblême des différens Caractéres qui composent une République; des divers tempéramens ou des différentes conditions des hommes.

### *De l'Intention.*

V. On peut observer touchant cette espéce de *Beauté Comparative*, qui a un rapport néceſſaire à quelqu'idée établie, que certains Ouvrages de l'art acquiérent une *Beauté distincte*, par la correspondance qu'ils ont avec quelque *intention* qu'on suppose

ſuppoſe univerſellement dans l'Ouvrier ; ou dans les perſonnes qui l'emploient. Il arrive même ſouvent que pour procurer cette Beauté à leurs Ouvrages, les Artiſtes n'aſpirent point à la plus haute perfection de la *Beauté Originelle* priſe ſéparément, parce que l'union de cette *Beauté relative* avec quelque dégré de l'*Originelle* peut donner plus de plaiſir, qu'une *Beauté originelle* plus parfaite conſidérée toute ſeule. Par exemple, on néglige ſouvent l'exacte régularité dans la diſtribution des Parterres, des Vûes & des Allées, pour mieux imiter la Nature ; même dans quelques uns de ſes défauts. Cette *imitation* nous plaît davantage, ſurtout lorſque la ſcéne eſt vaſte & ſpacieuſe, que l'exactitude limitée des Ouvrages les plus réguliers. De même dans les monumens qu'on érige en l'honneur des

Héros, quoiqu'un Cylindre, un Prisme, ou tel autre solide régulier puisse avoir plus de Beauté qu'une Pyramide ou un Obélisque, ce dernier plaît néanmoins davantage à la vûe, parce qu'il répond mieux à l'idée qu'on se forme de la *Stabilité*, & qu'il a plus d'apparence. C'est aussi par la même raison qu'on préfére pour les Piédestaux des Statuës les cubes ou les prismes quarrés aux Solides les plus réguliers, parce qu'ils ont plus de solidité. C'est peut-être encore pour cette raison, que les Colonnes ou les Pilastres ont plus d'élégance lorsqu'on les renfle au milieu ou au tiers de leur hauteur, afin qu'ils paroissent moins massifs, & moins sujets à se renverser.

VI. Cette raison peut obliger les Artistes dans plusieurs occasions à s'écarter des régles de la *Beauté originelle* dont on

a parlé plus haut : mais elle ne ſçauroit ſervir de preuve contre ce que nous avons avancé, que le ſentiment qu'on a de la *Beauté*, dépend de l'union de l'Uniformité avec la Variété. C'eſt ſeulement une marque que le ſentiment que nous avons de la Beauté primitive, peut être varié & contrebalancé par une autre eſpéce de *Beauté*.

VII. La Beauté qui naît du rapport qu'on remarque entre l'objet dans lequel elle ſe trouve, & l'*intention* de l'Ouvrier fournit un nouveau genre de Beauté dans les Ouvrages de la Nature à ceux qui ſont capables de les obſerver. Il ſuffit pour cela de conſidérer combien le Méchaniſme des différentes parties de l'Univers qui nous ſont connuës, paroît propre à contribuer à la perfection de chacune de ces parties, quoique d'une maniére ſubordonnée au bien de quelque Syſtême. On

& l'autre en dehors. On pourroit donner aux Montans d'une porte une figure plus approchante de celle du corps humain, qu'on ne fait ordinairement. Cependant quelle utilité retire-t'on de ces sortes d'imitations des Ouvrages de la Nature dans l'Architecture ? Pourquoi un pilier qui tient des proportions du corps humain, nous plaît-il davantage qu'un autre ? Ce pilier est-il destiné au même usage que l'homme ? A quoi bon imiter les autres objets naturels & réguliers dans l'entablement ? N'est-ce pas parce que l'imitation nous plaît par tout où elle se trouve, indépendamment de l'avantage que nous pouvons en tirer ? L'Homme n'aime-t'il que la figure des animaux, dont il espére recevoir de l'utilité ? La figure d'un cheval ou d'un boeuf peut bien être un garant des services, que le propriétaire a droit

de s'en promettre : mais ſera-t'il le ſeul à être charmé de la beauté de ces animaux ? Ne découvre-t'on pas de la beauté dans les plantes, les fleurs & les animaux, dont l'uſage nous eſt inconnu ? Ce qui me ſurprend le plus, eſt que l'Auteur dont je parle ait oſé avancer, qu'Ariſtote emploie le mot ἐπαινετὸν, pour donner une idée du καλὸν, quoique ce Philoſophe ait eu ſi ſouvent ſoin de nous avertir, que le καλὸν eſt plus excellent que le premier ; que nous n'aimons les louanges, que parce qu'elles nous confirment dans la croyance que nous poſſédons la vertu, ou le καλὸν, & que l'excellence de ce dernier, dont nous avons une idée antécédente, eſt la cauſe de l'amour que nous ſentons pour les louanges. Voyez *Ethic. ad Nicom. l.* 1. *c.* 5. & pluſieurs autres endroits du même Auteur. Il eſt vrai que

le καλὸν est loüable ; & comme le dit Platon, *tout Sage* ἡδὴ καὶ ὠφέλιμον. C'est dans ce sens que le prennent tous ceux qui défendent un *sens moral*. Cependant notre Auteur a trouvé le secret d'en faire une objection contre ce même *sens moral*.

Les argumens dont on se sert pour prouver le motif & le dessein de la cause par la beauté de ses effets, sont d'un usage si fréquent dans certains sujets élevés, qu'il convient de les examiner avec plus de soin, pour découvrir leur certitude & leurs différens dégrés d'évidence.



## SECTION V.

*Où l'on traite des Raiſonnemens que nous faiſons touchant l'intelligence, le deſſein & la ſageſſe de la Cauſe, à l'occaſion de la Beauté ou de la Régularité que nous découvrons dans ſes effets.*

***Sentiment arbitraire dans ſon Auteur.***

I. IL ne paroît point, à en juger par la nature des choſes, qu'il y ait entre les idées que nous nous formons de la *Beauté* & de l'Uniformité, ou Régularité des objets, aucune connexion néceſſaire & antécédente à quelque *Conſtitution* de l'Auteur de la Nature, qui a rendu ces ſortes de formes propres à nous plaire.

Il peut y avoir des eſprits faits de telle

façon, qu'ils ne reçoivent aucun plaisir de l'*Uniformité*. Nous trouvons en effet, que les mêmes formes réguliéres ne plaisent point également à tous les animaux, dont nous avons connoissance, ainsi que nous le ferons voir plus bas. Supposons donc contre l'argument que nous venons d'établir, que la Constitution du Sentiment qui nous porte à approuver l'*Uniformité*, est purement arbitraire dans l'Auteur de nôtre être, & que les goûts pour la Beauté sont infinis ; ensorte qu'on ne puisse jetter au hasard une cinquantaine ou une centaine de caillous, qu'ils ne forment une demeure propre & agréable à quelque animal. Il s'ensuivra delà que la Beauté que nous découvrons dans un effet n'est pas une raison, qui doive nous obliger à admettre un *Dessein* dans la Cause. Car le Sentiment pourroit être tel, qu'il se plût

à l'*irrégularité* qui résulte d'une Cause qui agit sans aucune direction *.

* L'Auteur emploie le terme de Puissance aveugle, *undirected Force*, ou *undesigning Force*, pour désigner la force avec laquelle un Agent peut mettre la matiére en mouvement, sans avoir dessein de lui donner aucune forme particuliére. Le *Conatus ad motum*, sans une ligne actuelle de direction, est une absurdité si grossiére dans le systême de Descartes, qu'il faudroit ne pas avoir le sens commun, pour entreprendre de la refuter. Mais les hommes ont un si grand nombre d'idées confuses d'une Nature ou Hazard qui imprime des mouvemens, sans dessein de produire aucun effet particulier, qu'il ne sera pas inutile de faire voir, que quand même on accorderoit cette demande, toute absurde qu'elle est, elle ne suffiroit point pour expliquer les apparences qu'on remarque dans la régularité de l'univers. C'est ce que je tâche de faire dans les quatorze premiers Articles de cette Section. Ces sortes d'argumens seroient inutiles, si tous les hommes étoient persuadés de cette vérité, qu'il ne sçauroit y avoir d'Agent dépourvû de la faculté de penser; & que les termes de Hazard & de Nature ne sont que des noms vagues qu'on n'emploie dans cette occasion, que relativement à notre ignorance.

Mais dans cette ſuppoſition, comme il y a une infinite de formes poſſibles, auxquelles on peut réduire quelque ſyſtême que ce ſoit, une infinité de lieux propres à contenir des animaux, & une infinité de goûts ou de ſentimens dans ces animaux, il y a au moins autant d'impoſſibilité, que dans des eſpaces auſſi immenſes, chaque animal ſoit placé dans un ſyſtême conforme à ſon goût, qu'il y a de diſproportion entre l'infini & l'unité. Il ſeroit encore plus déraiſonnable d'attendre du haſard qu'une multitude infinie d'animaux qui ont un même ſentiment de la *Beauté*, fuſſent placés dans des lieux également agréables.

*De la Puiſſance qui n'eſt point dirigée.*

II. Qu'on ſuppoſe tel ſyſtême de matiére qu'on voudra : il eſt auſſi probable,

qu'une Puissance qui n'est point dirigée produira une *forme régulière*, qu'une irréguliére donnée également compliquée. Cela n'empêche point, que le nombre des formes irréguliéres auxquelles on peut réduire un systême, ne surpasse autant celui des réguliéres, que l'infini surpasse l'unité. Cette probabilité augmente à proportion que le systême est plus composé. Par exemple, une surface d'un pouce en carré peut recevoir une infinité de formes réguliéres ; celles du Triangle équilatéral, du Quarré, du Pentagone, de l'Exagone, de l'Heptagone, &c. Mais pour chaque forme réguliére, il y en a une infinité d'irréguliéres ; par exemple, une infinité de Triangles scalenes pour un Triangle équilatéral, une infinité de Trapezes pour un Quarré, une infinité de Pentagones irréguliers pour un régulier, &c

ainsi de suite. Ainsi en supposant tel systême qu'on voudra mu par une Puissance qui agisse sans dessein, il y a l'infini contre l'unité à parier, qu'il se résoudra en une forme irréguliére, plûtôt qu'en une réguliére. Par exemple, il y a l'infini contre un à parier, qu'un systême de six parties étant mû, ne prendra point la forme d'un Exagonne régulier. Le hasard sera d'autant plus grand, qu'on supposera le systême plus composé.

On éprouve en effet tous les jours, que la *Régularité* n'est jamais le fruit de la Puissance, que nous employons sans dessein. Il suit delà que toutes les fois que nous découvrons de la *Régularité* dans la disposition d'un systême capable de plusieurs autres arrangemens, nous devons supposer une intelligence & un *Dessein* dans la Cause; & cette conviction augmente

proportionnellement à la multiplicité des parties qui ont été employées.

Voici une autre preuve beaucoup plus forte encore que la précédente. Les hommes sont si persuadés que la *Beauté* consiste dans la *Régularité*, qu'ils affectent généralement cette derniére dans les divers arrangemens qu'ils font des corps : il est rare, qu'ils s'y proposent jamais l'*irrégularité* pour but. De là vient que nous supposons la même inclination dans les autres Etres, & que nous ne pouvons nous empêcher par-tout où nous découvrons cette Régularité, d'admettre de l'intelligence dans la *Cause*, & de regarder l'irrégularité comme la preuve d'un défaut d'intelligence. Au contraire, si les autres Agens ont un Sentiment de la Beauté différent du nôtre, ou s'ils n'en ont point du tout, ils peuvent aussi bien

ſe propoſer l'*irrégularité*, que la *Régularité*. Nous pouvons alors également admettre une intelligence dans la Cauſe, ſoit que l'effet ſoit irrégulier ou non. Car puiſqu'il y a une infinité d'autres formes que l'irréguliére qui a été produite; & que toutes ſont également indifférentes à un Etre qui n'a aucun ſentiment de la Beauté*; puiſque

* Il y a beaucoup de différence entre un Etre tel que celui qu'on ſuppoſe ici, & un autre qui n'eſt obligé par aucun motif de produire une forme plûtôt qu'une autre. Ce dernier, quant à la queſtion préſente, ne différeroit en rien du hazard. Mais il n'en eſt pas de même du premier. Car un Etre peut n'avoir aucun ſentiment de la Beauté, & avoir cependant deſſein & intention de produire des formes réguliéres. Or toute Régularité ſupérieure à celle qu'on a lieu d'attendre d'une Puiſſance qui agit ſans intelligence, ſuppoſe toujours un deſſein & une intention dans la Cauſe, quand même on la ſuppoſeroit incapable de goûter la Beauté de ces ſortes de formes, puiſque d'autres raiſons peuvent la porter à préférer ces formes à toutes autres. Ainſi en ſuppoſant que

toute

toute matiére en mouvement doit produire par sa rencontre une forme, quelle qu'elle soit, & qu'en supposant la Puissance appliquée par un Agent dénué du Sentiment de la *Beauté*, toutes les formes prouvent également une intelligence; il est évident qu'une forme ne la prouve pas plus qu'une autre, ou ne la prouve point du tout, qu'autant qu'on suppose métaphisiquement qu'il n'y a point d'Agent dénué d'intelligence, & que tout effet émane de l'*intention* de quelque Cause.

Dieu n'est point immédiatement touché de la Régularité, de l'Uniformité & de la *Ressemblance* qui se rencontrent dans les corps, il peut cependant avoir d'autres raisons de produire ces objets, ne fût-ce que le plaisir des Créatures, auxquelles il a donné un sentiment de la Beauté fondé sur ces qualités. Voyez les deux derniers Articles de la derniére Section.

*Le Hazard ne sçauroit produire des formes Similaires.*

III. Il suit néanmoins des réflexions précédentes, que supposant une masse de matiére autant au-dessus d'un pouce cube, que l'infini du premier genre est au-dessus de l'*Unité*; supposant encore, (ce qui est à peine possible) que cette masse tende à se résoudre d'elle-même; sans le secours d'aucune Cause intelligente, en des parties dont la solidité soit d'un pouce cube, & en une figure prismatique, dont la base ait toujours la moitié d'un pouce en carré; supposant, dis-je, ces conditions déterminées, & que toutes les autres dépendent de la Puissance qui agit sans dessein: tout ce que nous pourrons attendre dans ce cas de cette Puissance, sera un ou

deux Prismes équilatéraux, parce qu'il y a une infinité de Prismes irréguliers possibles, dont la base & la solidité sont les mêmes. Ainsi lorsque nous rencontrons un grand nombre de Prismes de cette espéce, nous avons tout lieu de croire qu'ils ont été produits avec intelligence de Cause, puisque leur nombre excéde celui qu'on peut attendre des loix du hazard.

IV. Que si cette masse infinie ne prenoit point la forme d'un Prisme, on ne pourroit attendre de son *Concours fortuit* qu'un *Prisme* de quelqu'autre espéce, puisqu'elle peut se résoudre en une infinité d'autres solides; & si nous trouvons un grand nombre de Prismes, nous pouvons admettre une intelligence dans la Cause. Ainsi dans une masse de matiére égale à l'infini du premier genre, on ne peut

raiſonnablement attendre un corps d'une grandeur, d'une groſſeur & d'une forme donnée. Car il y a une infinité de formes poſſibles de toute dimenſion, & une infinité de dimenſions poſſibles de toute forme ; & nous avons d'autant plus ſujet de préſumer de l'intelligence* dans la Cauſe, que nous trouvons un plus grand nombre de corps de même forme & de même dimenſion.

V. Ces raiſons paroiſſent être démenties par ce qui arrive dans la criſtaliſation de certains corps. Car le fluide dans lequel ils nageoient, n'eſt pas plûtôt évaporé, qu'il ſe forme ſouvent des figures réguliéres, ſans qu'on puiſſe attribuer cet effet à aucun autre principe, qu'à l'Attraction. Il ſera cependant aiſé de réſoudre cette difficulté, ſi l'on fait attention que les

* *Deſign.*

particules infiniment petites des corps qui se sont convertis en cristaux, paroissent avoir naturellement des figures réguliéres fixes. Car leur existence une fois admise, il n'est pas difficile de concevoir comment leur *Attraction* seule peut produire des figures réguliéres. Mais si l'on n'admet quelque Régularité préexistente dans la figure des corps attractifs, on ne sçauroit comprendre qu'ils puissent jamais former un corps régulier. Il n'est donc pas vraisemblable que toute la masse de matiére qui compose notre globe, ainsi que ceux des étoiles fixes qu'on découvre par le moyen du Télescope, fussent-elles mille fois plus grandes que les Astronomes ne les supposent, ait pû former par la seule rencontre de ses particules un nombre de corps réguliers ou irréguliers semblables.

*Combinaiſons fortuites impoſſibles.*

VI. On doit obſerver qu'il y a un grand nombre de Compoſitions corporelles capables d'être effectuées par le plus petit degré d'intelligence, qu'on attendroit inutilement du *Hazard* ou d'une Puiſſance ſans intelligence, après une infinité de rencontres ; quand même on ſuppoſeroit que toutes les formes, à l'exception de la réguliére, ont été détruites pour diſpoſer les parties à être de nouveau agitées. Suppoſons, par exemple, que d'une maſſe infinie de matiére déterminée de façon ou d'autre à ſe réſoudre en des corps d'une ſolidité donnée, une Puiſſance dénuée d'intelligence puiſſe former un Priſme équilatéral de telle dimenſion qu'on voudra. C'eſt-là tout ce qu'on peut attendre, puiſqu'après qu'on a obtenu la ſolidité,

il y a l'infini contre un à parier, que le corps ne ſera point Priſmatique ; ou ſuppoſé qu'il ſoit tel, qu'il ne ſera point *Équilatéral*. Suppoſons de nouveau une autre quantité infinie de matiére déterminée à ſe réſoudre en des *Tuyaux*, dont les orifices ſoient exactement égaux aux Baſes des premiers Priſmes. Il y a au moins la ſeconde puiſſance de l'infini, ou deux fois l'infini contre un à parier, qu'aucun de ces tuyaux ne ſera tout à la fois *Priſmatique* & *Équiangle* ; ou que ſi le tuyau a été conſtruit de façon à pouvoir recevoir un de ces Priſmes, ils ne ſe rencontreront jamais dans un eſpace infini ; que ſuppoſé qu'ils ſe rencontrent, les axes du Priſme & du Tuyau ne feront jamais perpendiculaires ; enfin que ſuppoſé qu'ils le ſoient, il y a encore l'infini contre trois à parier, que leurs angles ne ſe rencontreront jamais

si juste, qu'ils puissent s'emboëter l'un dans l'autre. Il est donc absolument impossible, » Que le hazard, quel qu'on le » suppose, agissant sur une masse infinie » de matiére pendant une suite infinie » d'âges, puisse faire qu'un Prisme s'em- » boëte dans un trou de même figure que » lui, puisque le hazard est tout au plus » comme trois à la troisiéme puissance de » l'infini. " Cependant la moindre intelligence suffit pour l'exécuter.

VII. Ne peut-on donc pas regarder comme absurde, & même comme absolument impossible, » Qu'une Puissance dé- » nuée d'intelligence soit capable d'exé- » cuter une machine aussi composée que » la plante la plus imparfaite, ou l'animal » le plus méprisable, ne fût-ce qu'une seule » fois ? « Car le défaut de vraisemblance augmente à proportion que la complication

du Méchanisme de ces corps naturels surpasse la Combinaison *simple* dont on a parlé plus haut.

VIII. On observera, » Que le raisonne-
» ment que nous venons de faire touchant
» la multitude de corps réguliers de même
» forme qu'on découvre dans l'univers,
» ainsi que sur les Combinaisons des diffé-
» rens corps, est absolument indépendant
» de la perception de la Beauté ; & qu'il
» ne laisseroit pas de prouver également
» l'intelligence de la Cause, quand même
» il ne se trouveroit aucun Etre capable
» de découvrir la Beauté des formes qui
» existent. « Car voici en abrégé à quoi
ce raisonnement se réduit : » Qu'un effet
» qui revient plus souvent que les loix du
» hazard ne le permettent, suppose tou-
» jours un Dessein ; & que les Combi-
» naisons qu'on ne peut attendre d'une

» Puiſſance dénuée d'intelligence, prou-
» vent néceſſairement la même choſe,
» avec même d'autant plus de probabilité
» que le nombre de cas contraires ſurpaſſe
» celui dont nous parlons; « ce qui dans les cas les plus ſimples paroît être au moins comme l'infini à l'unité. La multitude ou la combinaiſon exacte des formes irréguliéres ſemblables, prouve également un *Deſſein* dans la Cauſe, puiſque la reſſemblance * ou la combinaiſon exacte des formes irréguliéres, n'eſt pas plus qu'une autre au pouvoir d'une Puiſſance dénuée d'intelligence.

IX. Je vais donner à ceci une forme un peu plus approchante du Théorême, malgré la difficulté qu'on rencontre à raiſonner ſur l'infini. Les pouvoirs du ſort, joints à la quantité infinie de matiére dans

* *Similarity.*

une infinité d'âges, peuvent répondre aux hazards que l'on court, comme la cinquiéme puissance de l'infini, & rien de plus. Ainsi on peut concevoir la quantité de matiére comme la troisiéme puissance de l'infini, & rien davantage; les différens dégrés de force, comme une seconde puissance de l'infini; & le nombre des rencontres, comme la cinquiéme. Mais cette derniére n'a lieu, que dans la supposition qu'il ne se fait aucune *Cohésion* après chaque rencontre; mais que tout se dissout de nouveau pour un autre concours, excepté dans les *formes similaires*, ou *Combinaisons exactes*: supposition tout-à-fait mal fondée, puisque nous voyons les *Corps dissimilaires* & les *Masses brutes* s'unir beaucoup plus fortement que les autres Corps. Or pour produire quelque Corps donné que ce soit dans une Place ou Situation donnée, &

d'une dimension ou figure donnée, les hazards du contraire sont, une puissance de l'infini au moins pour la Place ou Situation : celle-ci obtenuë, il faut une autre puissance de l'infini, pour avoir la *Solidité*; la *Situation* & la *Solidité* obtenuës, les trois autres puissances de l'infini au moins sont nécessaires, pour avoir la figure donnée la plus simple. Supposons, par exemple, que la forme qu'on demande est celle d'un *Prisme* à quatre faces, ou d'un *Parallélipipede* : il faut une puissance pour que les surfaces soient *Planes*; une autre est nécessaire pour qu'elles soient paralléles dans ce cas, ou inclinées sous un angle donné dans tout autre; & pour qu'elles soient l'une à l'autre en raison donnée, on a besoin au moins de la troisiéme puissance. Car dans chacun de ces cas, il y a toujours au moins une infinité d'autres cas

possibles que le donné. Ainsi tous les pouvoirs du *Sort* ne produiront peut-être tout au plus qu'un corps de chaque figure en grosseur la plus simple : c'est-là tout ce qu'on doit attendre. On peut en espérer peut-être une *Pyramide*, ou un *Cube*, ou un *Prisme* : mais en augmentant les conditions requises, l'espérance doit diminuer, comme dans les figures extrêmement complexes, dans toutes les combinaisons des corps & dans les espéces Similaires, qu'on ne peut jamais raisonnablement attendre du hazard : ensorte que là où on les apperçoit, on peut, sans crainte de se tromper, les attribuer à une intelligence. *

*Les Combinaisons des Formes irréguliéres sont également impossibles.*

X. Les Combinaisons des Formes *réguliéres* ou *irréguliéres* exactement adaptées

* Design.

les unes aux autres, ſont donc tellement ſoumiſes à l'infini, & les *Hazards* des formes contraires ſi nombreux, qu'il ſemble tout à fait impoſſible qu'elles puiſſent s'effectuer par *hazard*. Appliquons les cas que nous avons rapportés Art. VI. de cette Section, touchant le *Priſme* & le *Tube* à nos machines les plus ſimples, par exemple à une paire de rouës de caroſſe. Suppoſons-les toutes deux parfaitement circulaires & égales, poſées parallèlement ſur leurs eſſieux, & aſſurées de façon qu'elles ne puiſſent en ſortir. Je dis que les cas dans leſquels le contraire eût pû arriver par des Concours non dirigés, ne demandât-on d'autres conditions que celles dont nous venons de parler, égalent par leur nombre une puiſſance de l'infini égale à chaque circonſtance requiſe. Que ſera-ce donc d'une

plante, d'un arbre, d'un animal, d'un homme, dont le corps renferme un ſi grand nombre de vaiſſeaux qui correſpondent les uns aux autres, d'articulations, d'inſertions de muſcles, de diſtributions de veines, d'artéres & de nerfs? Eſt-il poſſible de concevoir que ces machines qui naiſſent tous les jours en ſi grand nombre dans toutes les parties de l'univers, avec tant de conformité dans leur ſtructure, ſoient l'effet du hazard?

XI. Suppoſons encore pour un moment que tout ce qu'on vient de dire de la reſſemblance * des formes & des combinaiſons, ſoit ſans fondement, & que le hazard ſoit capable de produire de pareilles formes, avec une combinaiſon exacte, on ne pourra tout au plus ſe promettre qu'une de ces formes entre une

* *Similarity.*

infinité d'autres. Lors donc qu'on voit une ſi grande multitude d'individus de même eſpéce entiérement ſemblables les uns aux autres dans un grand nombre de parties, & une conformité ſi parfaite dans les membres qui ſe correſpondent, peut-on ſe diſpenſer de reconnoître du *Deſſein* dans l'univers? Non ſans doute: on peut tout au plus objecter une ſimple Poſſibilité contre une Probabilité qui ſurpaſſe tout ce qui n'eſt pas Démonſtration.

XII. Cette preuve, ainſi qu'on l'a obſervé plus haut*, eſt tout à fait indépendante de la Beauté que nous découvrons dans chaque forme particuliére. La reſſemblance exacte d'une centaine ou d'un milier de *Trapezes* marque autant de Deſſein que celle d'un pareil nombre de *Quarrés*, puiſque les uns & les autres ſont

* Voyez Art. 3.

au-deſſus

au-dessus des loix du hazard, & que ce qui est au-dessus du hazard suppose une intelligence.

Supposons pour un moment que le hazard puisse produire une jambe, un bras ou un œil ; ce qui est absurde & absolument impossible : il faudroit un hazard d'un degré d'*infini* proportionné à la complication des parties, pour faire que celles dont on vient de parler n'en eussent point de correspondantes ; car le nombre des cas dans lesquels cela arriveroit, augmente à proportion de cette complication. Ainsi en supposant vingt ou trente parties dans une pareille structure, il y auroit la vingtiéme ou trentiéme puissance de l'infini contre l'unité à parier, que la partie correspondante ne seroit point semblable. Que dirons-nous donc des formes semblables d'une espéce entiére ?

*Le Hazard ne sçauroit produire de ressemblance grossiére.*

XIII. On m'objectera peut-être, » Que » les corps naturels ne sont point exacte- » ment semblables, & qu'ils ne nous pa- » roissent tels, qu'à cause de la grossiéreté » de nos Sens; qu'une veine, par exem- » ple, une artére, un os ne ressemble peut- » être point à son correspondant dans le » même animal, quoiqu'il paroisse tel à » nos Sens, qui ne jugent que de la gros- » seur, & qui sont hors d'état de discerner » les petites parties qui le constituent; que » même dans les divers individus d'une » même espéce cette différence est toujours » sensible, souvent dans la structure inter- » ne, & toujours dans la figure extérieu- » re. « Il suffit pour résoudre cette obje- ction de faire voir, » Que le nombre » des cas dans lesquels on découvre une

» *différence sensible*, est infiniment plus
» grand que celui des cas dans lesquels
» on remarque le contraire « Ainsi ce raisonnement a lieu aussi bien dans le cas d'une ressemblance sensible, que dans celui d'une ressemblance mathématiquement exacte. Il faut montrer de plus, » Que les
» cas d'une *différence grossiére* surpassent de
» même ceux d'une ressemblance grossiére
» possible, comme l'infini surpasse l'unité. «

XIV. Un exemple suffira pour prouver ce que j'avance. Supposons qu'un *Trapeze* d'un pied quarré de surface paroisse semblable en gros à un autre, dont les côtés ne surpassent point les siens d'$\frac{1}{10}$ de pouce, ni les angles ceux qui leur correspondent, de plus de 10 minutes. Je dis que ce dixieme de pouce, de même que les dix minutes sont divisibles à l'infini; d'où il suit que les cas d'une *différence insensible* sous une

*reſſemblance apparente* ſont réellement infinis. Mais alors auſſi il eſt évident, qu'il y a une infinité de *Trapezes* ſenſiblement différens, qui cependant ont la même ſurface, ſuivant qu'on augmente ou qu'on diminue un des côtés d'un dixiéme, de deux dixiémes, de trois dixiémes, & ainſi de ſuite ; & ſuivant qu'on varie les angles & un des côtés, de maniére que la ſurface reſte cependant toujours égale. Or dans chacun de ces dégrés infinis de *différence ſenſible* les différens dixiémes ſont diviſibles à l'infini, de même que dans le premier cas ; d'où il ſuit, que le nombre des *différences ſenſibles* eſt à celui des *différences inſenſibles* ſous une reſſemblance apparente, comme la ſeconde puiſſance de l'infini eſt à la premiére, ou comme l'infini eſt à l'Unité. Cela étant, combien plus grand doit être le nombre de toutes les

*Différences sensibles* dans les corps composés, tels que les bras, les jambes, les yeux, les artéres, les veines, les squeletes !

XV. Quant aux différences qu'on remarque dans les animaux de même espéce, il est évident, que les cas possibles d'une *différence grossiére* sont infinis ; & alors chacun de ces cas renferme aussi tous ceux d'une *différence insensible*. Par exemple, si l'on regarde tous les animaux d'une même espéce comme semblables, lorsqu'aucun membre n'excéde la longueur ou le diametre qu'il doit naturellement avoir de plus de la troisiéme partie de la tête, il est évident qu'il y aura une infinité de *Différences grossiéres* sensibles possibles ; & alors dans chacun de ces cas de *différence grossiére* il y aura une infinité de cas d'une différence plus délicate, puisqu'on peut diviser la troisiéme partie de la tête à l'infini. Je

vais rendre la chofe plus fenfible par un exemple familier. Deux coquilles de Petoncle qui s'emboëtent naturellement l'une dans l'autre, peuvent avoir une infinité de *Différences infenfibles* : mais cela n'empêche pas qu'elles ne renferment encore une infinité de *Différences fenfibles* poffibles. Or cela fuppofé, il peut y avoir dans chacune des formes *fenfiblement différentes* la même infinité de *Différences infenfibles*, outre la *Senfible*. Il fuit de là que pour chaque Reffemblance groffiére fortuite, le hazard eft comme l'infini à l'Unité; ce qui augmente d'une puiffance de l'infini pour chaque membre diftinct de l'animal, qui conferve une reffemblance groffiére avec fon correfpondant, puifque l'addition de chaque membre ou de chaque partie à une machine compofée, produit une nouvelle infinité de cas de Différence

ſenſible, en ſorte que cette infinité combinée avec les cas infinis des premiéres parties augmente le hazard à l'infini.

Ce qu'on vient de dire ſuffit pour faire voir l'abſurdité du ſyſtême de Deſcartes ou d'Epicure, quand même on leur accorderoit, que la matiére infinie eſt muë par une Puiſſance qui agit ſans direction : on peut même le regarder comme une preuve démonſtrative de l'intelligence qui gouverne l'Univers.

XVI. Il me reſte encore une difficulté à réſoudre. Quelques uns s'imaginent, que cette vérité peut mieux ſe prouver à *Priori* qu'à *Poſteriori* ; c'eſt à dire, que lorſqu'on voit une Cauſe prête à agir ſans connoiſſance, on a plus lieu de croire qu'elle n'obtiendra pas le but qu'elle ſe propoſe, qu'on n'eſt fondé à dire après qu'elle a réuſſi, qu'elle agiſſoit avec connoiſſance.

Ainſi, diſent-ils, lorſqu'un particulier tire un billet de Loterie dans laquelle il n'y a qu'un lot ſur mille blanques, on a tout lieu de croire qu'il tombera ſur un de ces derniers. Que ſi l'on ſuppoſe, que nous l'ayons vû tirer actuellement le lot, nous ne pouvons pas en conclure qu'il ait eu l'art ou la ſcience d'accomplir ſon ſouhait. Mais il eſt aiſé de répondre à cette objection. Les circonſtances de la Loterie nous fourniſſent dans ces ſortes de cas des preuves morales très fortes, & preſque démonſtratives, que l'art ne peut y être d'aucun uſage. De ſorte que la Probabilité de mille pour un ne peut balancer ces preuves : au lieu que ſi la Probabilité augmente, elle ſurmontera bientôt toutes les raiſons contraires. Par exemple, ſi l'on voyoit un homme gagner dix lots de ſuite dans une Loterie, où il n'y a que dix lots

ur dix mille blanques, peu de gens sans loute mettroient en question, s'il a employé l'artifice, ou non : encore moins egarderoit-on comme un pur effet du hazard, qu'un homme tirât successivement pour lui une centaine ou un milier de ots sur un nombre proportionnellement plus grand de blanques. Mais le cas est encore tout-à-fait différent dans les Ouvrages de la Nature : là nous n'avons pas a moindre raison à objecter contre l'art ou e Dessein. Une *Cause intelligente* est sûrement une Notion pour le moins aussi probable, que le *Sort*, la *Force générale*, le *Conatus ad motum*, ou le *Clinamen Principiorum*, pour rendre raison de quelque effet que ce soit. D'où il suit, que toutes les *Régularités*, les *Combinaisons* & les *Ressemblances* des espéces sont autant de preuves démonstratives du *Dessein* & de

l'*Intelligence* dans la Caufe qui a produit l'Univers : au lieu que dans les Loteries, tout art devient actuellement impoffible par le tirage, ou du moins extrêmement fujet à caution.

*L'irrégularité ne marque point un défaut d'intelligence.*

XVII. Je prie encore le Lecteur d'obferver, qu'un Agent doué d'intelligence peut imprimer une force quelconque fans fe propofer aucune forme particuliére, & fans avoir deffein de produire des formes *irréguliéres* ou *diffemblables*, non plus que des formes *réguliéres* & *femblables*. Il fuit de là que quoique la *Régularité*, la *Combinaifon* & la *Symétrie* qu'on remarque dans la conftruction de l'Univers, fuppofent une *Intelligence*, l'*irrégularité* qui pourroit s'y trouver n'eft pas toujours une

preuve du contraire, à moins qu'on ne ſuppoſe dans l'Agent, un Sentiment de *Beauté*, qui le détermine à agir toujours d'une façon réguliére, qui lui rende la ſymétrie agréable, & qui exclue tout autre motif capable de le porter à agir d'une maniére oppoſée ; ce qui eſt tout à fait abſurde. Pluſieurs effets dans l'Univers paroiſſent être une ſuite des Loix générales du mouvement, qui réſulte d'une impulſion conſidérable ; & l'on y remarque un grand nombre de formes, où la *Symétrie* a été obſervée à deſſein, à quelques égards, & négligée en d'autres. Il s'en trouve même, où l'on ſemble s'être propoſé l'irrégularité. On découvre, par exemple une Reſſemblance généralement exacte entre les deux yeux de la plûpart des hommes : cependant on auroit peut-être peine à trouver dans le monde entier

un troisiéme œil, qui leur ressemble parfaitement. On apperçoit une ressemblance grossiére dans la figure de tous les hommes, malgré les parties innombrables dont leurs corps sont composés : il seroit neanmoins difficile de trouver deux individus d'une même espéce si parfaitement semblables, qu'on ne pût les distinguer ; ce qui est peut-être arrangé de la sorte pour des motifs avantageux à toute l'espéce.

*De la Sagesse & de la Prudence.*

XVIII. Les preuves que nous avons alléguées jusqu'ici ne regardent proprement que le *Dessein* ou l'*intention*, par opposition à ce qu'on nomme *Puissance aveugle*, ou *Hazard* ; & l'on voit que ces preuves sont indépendantes de la *Constitution arbitraire* du Sentiment intérieur que nous avons de la Beauté. Celle-ci est souvent regardée comme une preuve de quelque chose de

ſupérieur à un ſimple *Deſſein* ; je veux dire, comme une marque de Sageſſe & de Prudence dans la Cauſe : c'eſt ce que nous allons examiner.

On définit la *Prudence*, *une Vertu qui nous porte à rechercher ce qui nous eſt avantageux par les moyens les plus convenables.* Il réſulte de là qu'avant que de pouvoir juger de la Cauſe par ſes effets, il eſt néceſſaire de connoître ce qui lui eſt le plus utile. Les Hommes qui trouvent du plaiſir dans la contemplation de l'*Uniformité*, regardent la *Beauté* des effets comme une preuve de *Sageſſe*, à cauſe des avantages qu'ils en reçoivent : mais cette preuve n'a point lieu à l'égard d'un *Etre* dépourvû de ce ſentiment de *Beauté*. Ainſi celle que nous découvrons dans la *Nature*, n'eſt par elle-même un témoignage de la Sageſſe de la *Cauſe*, qu'autant que nous ſuppoſons

cette Cause, ou pour mieux dire, l'Auteur de la Nature, porté d'inclination à nous faire du bien. Car cela une fois supposé, il s'ensuit que le bonheur du Genre-humain est une chose à désirer, ou un bien, pour l'*Etre Suprême*; & la forme qui nous plaît devient une preuve de sa *Sagesse*. La force de cet argument augmente à proportion de la *Beauté* qui existe dans la *Nature*, & qui est proposée à la vûë de tout Agent raisonnable, puisqu'en supposant une Divinité bienfaisante, toute la *Beauté* qu'elle a produite devient une preuve manifeste du Dessein qu'elle a eu de procurer aux Etres doués de raison les plaisirs qui en résultent.

Voici une preuve beaucoup plus immédiate de *Sagesse*. Lorsque nous voyons une machine extrêmement compliquée servir actuellement à quelque fin, nous avons

tout lieu de conclure » Qu'elle n'a point » été faite par hazard, mais par une Cauſe » intelligente , qui s'eſt propoſé le but » qu'on obtient par ſon moyen. « Alors la fin ou l'intention étant en partie connue, la complication & la diſpoſition des reſſorts qui ſervent à cette fin, prouvent une intelligence fort étendue dans la Cauſe, ſuivant la multiplication des parties & la convenance de leur ſtructure, lors même qu'on ignore l'intention du tout.

*Cauſes générales.*

XIX. Il eſt une autre ſorte de *Beauté*, qui ſuppoſe encore de l'Intelligence & du Deſſein dans la Cauſe. C'eſt lorſque *nous voyons un grand nombre d'effets utiles ou agréables réſulter d'une Cauſe générale.* Les Hommes ne ſont pas mal fondés à tirer une pareille conſéquence. L'intérêt doit porter

les Etres dont les forces & les opérations sont limitées, à faire un usage modéré de ces mêmes forces, & à regarder un pareil ménagement comme une preuve de Sagesse dans les autres Etres. Cette raison spéculative n'est pas la seule qui influë sur eux ; car l'intérêt à part, un Sentiment de Beauté acheve de les déterminer dans les cas où cette raison n'a pû produire son effet ; comme lorsque nous jugeons des productions des autres Agens, dont l'œconomie ne nous intéresse point. Qui est-ce, par exemple, qui ne trouve pas plus de perfection dans une Horloge qui marque les heures, les minutes, les secondes, les jours du mois, à l'aide d'un seul ressort ou d'un seul poids, que dans une machine qui ne produit le même effet, & ne satisfait aux mêmes fins, que par des mouvemens plus composés ? Or il est évident, que

cette

cette *Beauté* ne consiste que dans l'uniformité, ou même l'unité de la Cause, & dans la diversité de ses effets.

*Loix générales.*

XX. On rapportera dans la suite * quelques-unes des raisons qui ont pû engager l'Auteur de la Nature à agir par des Loix générales & des Causes universelles; quoi que celle qu'on vient d'alléguer n'ait point lieu à l'égard de cet Etre suprême. Il est certain que les Ouvrages de la Nature nous fournissent quelques exemples fort agréables de *Causes universelles*. La plûpart de ceux qui s'appliquent à cette sorte d'étude, se plaisent tellement à observer ces divers effets, qu'ils les regardent toujours comme une preuve évidente de sagesse dans

* Voyez la derniére Section.

l'Administration de la Nature ; & cela en conséquence du sentiment qu'ils ont de la *Beauté*.

XXI. Nous avons déja parlé * du Méchanisme aussi simple qu'admirable, par lequel tous les mouvemens animaux s'exécutent. Celui des parties inanimées de la Nature ne l'est pas moins. Quels effets innombrables ne produit point le principe de chaleur que le soleil nous communique : principe qui non seulement flatte la vûe & le toucher, & nous met en état de discerner les objets ; mais qui est encore la cause des pluies, des fontaines, des riviéres & des vents, ainsi que de la Végétation ? Le principe uniforme de *Gravité* retient tout à la fois les Planètes dans leurs Orbites, unit les parties de chaque Globe, & raffermit les montagnes, les

* Voyez plus haut, Sect. II. Art. 8.

collines & les ouvrages artificiels ; éleve les vagues, les abaisse de nouveau, & les arrête dans leur lit ; délivre la terre de son humidité superfluë, en faisant couler les riviéres; éleve les vapeurs par le moyen de son influence sur l'air, & les fait retomber ensuite en forme de pluie ; procure une pression uniforme à notre Atmosphére, pression nécessaire à nos corps en général, mais encore plus à la respiration, & nous fournit un mouvement universel applicable à une infinité de machines. Cette Méchanique n'est-elle pas incomparablement plus belle que si l'on supposoit dans la Divinité autant de volontés que d'effets particuliers, dont chacune prévînt quelques-uns des maux accidentels qui émanent par hazard de cette Loi générale ? On pourra follement s'imaginer que cette derniére maniére d'opérer nous

eût été plus avantageuſe, & n'eût point diſtrait la Toute-puiſſance : Mais alors l'Univers auroit été privé de la Beauté qu'on y remarque, & les hommes n'euſſent trouvé aucun plaiſir dans la contemplation de ce ſpectacle qui leur eſt maintenant ſi agréable. Il n'eſt perſonne qui n'aime mieux être expoſé aux maux inſéparables de l'humanité, que de ne pas jouir de cette forme harmonieuſe, qui a été une ſource inépuiſable de plaiſir dans tous les ſiécles.

*Des Miracles.*

XXII. On voit par là, » que quoique » les Miracles puiſſent prouver l'inſpection » d'un *Agent volontaire*, & que l'Univers » n'eſt point gouverné par *néceſſité*, ou au » *hazard*, il n'y a qu'un eſprit foible & » *inadvertant*, qui puiſſe en avoir beſoin, » pour ſe confirmer dans la croyance d'une

» Divinité bonne & ſage. En effet, tout » éloignement des Loix générales, ſi ce » n'eſt dans des occaſions extraordinaires, » ſeroit une marque de foibleſſe & d'irré- » ſolution, plûtôt que de ſageſſe & de » puiſſance, & affoibliroit les meilleures » preuves que nous ayons, de l'intelli- » gence & du pouvoir de l'Eſprit univerſel » qui gouverne le monde. «

## SECTION VI.

### *De l'Univerſalité du Sentiment que les hommes ont de la Beauté.*

***Le Sentiment intérieur n'eſt point une ſource immédiate de douleur.***

I. ON a dit plus haut *, que *toute Beauté eſt relative à quelque perception*, d'où il ſuit, que puiſque nous

* Voyez Sect. I. Art. 17. & Sect. IV. Art. 1.

ignorons la diverſité des Sentimens qui ſe rencontre parmi les animaux, nous ne pouvons nier la *Beauté* d'aucune forme que ce ſoit, parce qu'il peut s'en trouver quelqu'un à qui elle plaiſe. Mais comme il ne s'agit ici que de l'Homme, avant que d'examiner l'Univerſalité du Sentiment que nous avons tous de la Beauté, ou notre conſentement unanime à approuver l'*Uniformité*, il eſt à propos de rechercher, s'il n'en eſt pas de la Beauté, comme des autres Sens; je veux dire, ſi elle ne rend pas certains objets déſagreables, & parlà propre à nous cauſer de la douleur.

On ne peut douter qu'il n'y ait un grand nombre d'objets incapables de flatter nos ſens, puiſque pluſieurs n'ont aucune *Beauté* réelle. Mais dans ce cas, nous ne trouvons leur forme déſagréable, qu'autant que nous craignons d'en recevoir du dommage, &

que nous la comparons à quelqu'autre forme plus parfaite. Plusieurs objets nous paroissent naturellement dégoûtans & désagréables, de même qu'il s'en trouve d'autres qui nous plaisent. De ce nombre sont les *Odeurs*, les *Saveurs* & quelques *Sons* séparés. Mais il n'en est pas de même du sentiment que nous avons de la *Beauté*. Il n'est aucun objet capable par lui-même de causer du dégoût ou de la douleur à ceux qui n'en connoissent point de plus parfait, à moins qu'il n'excite des idées simples désagréables. La *Laideur* ne consiste que dans la privation de la *Beauté*, ou dans le défaut de la *Beauté* qu'on se flatoit de rencontrer dans une espéce. Une mauvaise Musique, par exemple, plaît à un homme grossier, qui n'en a jamais oui de meilleure ; & l'oreille la plus délicate ne souffre point à entendre

accorder un Inſtrument, parce qu'elle ne s'attend alors à aucune harmonie. Au contraire, la moindre *diſſonance* dans l'exécution d'une piéce ſuffit pour offenſer une oreille préparée à goûter les charmes des accords. Une maſſe de pierres informe ne cauſe point de dégoût à une perſonne qui ſeroit choquée du moindre défaut de ſymétrie dans un édifice, où elle croiroit trouver les régles les plus exactes de l'Architécture. L'eſpéce même la plus laide & la plus difforme ne ſçauroit déplaire à celui qui n'en a jamais vû d'autre, quoiqu'il ne trouve pas autant de plaiſir dans cette forme, que dans celles qui ſont le ſujet de notre admiration. Le ſentiment que nous avons de la *Beauté*, ne paroît être deſtiné qu'à nous procurer un plaiſir poſitif : comme la douleur ou le dégoût que nous reſſentons, ne viennent que de

ce que nous nous trouvons frustrés de notre attente.

*De l'Approbation & du Dégoût qui viennent de l'Association des Idées.*

II. On trouve, il est vrai, certaines Physionomies capables de dégoûter dès la premiere vûe : mais cela provient moins de quelque difformité réelle, que du défaut de la Beauté à laquelle on s'attendoit ; disons mieux, de ce qu'on croit appercevoir des marques de certaines inclinations moralement mauvaises, que tout homme est en état de discerner dans la Physionomie, l'air & les gestes de ceux qu'il fréquente. Une preuve que ce dégoût n'est point causé par une forme positivement désagréable, c'est qu'il cesse, dès que nous trouvons de la douceur, de l'humanité & de la gayeté dans ceux qui l'excitent, lorsque nous les fréquentons ; ce qui

n'arriveroit point, si cette difformité étoit naturellement réelle, & capable de causer une douleur ou un dégoût positif, quand même cette aversion seroit contrebalancée par d'autres considérations. Certains objets ne nous causent de l'horreur qu'en conséquence de la crainte où nous sommes pour nous-mêmes, ou de la compassion que nous avons pour les autres, lorsque la raison ou quelqu'association déraisonnable d'idées nous font appréhender un danger, sans qu'il y ait rien dans la forme qui produise cet effet. Aussi remarque-t-on que la plûpart des objets qui donnent de l'horreur à la premiére vûe, après que l'expérience ou la raison ont dissipé notre crainte, peuvent devenir une occasion de plaisir, ainsi qu'il arrive à l'égard des bêtes venimeuses, d'une tempête, d'un précipice & d'une vallée ténébreuse.

*Des Associations.*

III. On verra plus bas *, » Que les » *Associations d'idées* nous font goûter des » objets qui n'ont rien d'agréable par » eux-mêmes, & rejetter des formes » qui devroient naturellement nous plai» re. « C'est ce qui occasionne cette aversion bizarre, que plusieurs personnes ont pour la figure de certains animaux, & pour quelques autres formes. On voit, par exemple, un grand nombre de gens ne pouvoir souffrir le pourceau, les serpens & quelques insectes, dans lesquels on découvre d'ailleurs une Beauté réelle; & cela en conséquence de quelques idées accidentelles, qu'ils leur ont associées. Car je ne vois pas qu'on puisse expliquer autrement cette sorte de dégoût,

* Voyez Art. 11. & 12. de cette Section.

*Universalité de ce Sentiment.*

IV. Quant à la *Beauté* que tous les hommes en général font consister dans le mêlange de l'*Uniformité* & de la *Varieté*, nous devons consulter l'expérience. Et comme nous concevons tous les hommes capables de raisonnement, puisqu'ils sont tous en état de comprendre les argumens simples, quoi qu'il y en ait peu qui puissent entendre les Démonstrations complexes, pour montrer que ce Sentiment est universel, il suffit de faire voir que tous les hommes aiment mieux l'uniformité dans les sujets les plus simples, que son contraire, lors même qu'ils n'en espérent aucun avantage, & qu'à proportion qu'ils deviennent plus capables de recevoir & de comparer un plus grand nombre d'idées, ils trouvent plus de plaisir à

l'uniformité, ainsi qu'à ses espéces les plus complexes, tant originelles que relatives.

Voyons à présent si jamais quelqu'un a été privé de ce *Sentiment* dans les exemples les plus simples. On a fait quelques essais dans les exemples les plus simples de l'Harmonie, parce que dès qu'on rencontre une oreille incapable de goûter les Compositions complexes, telles que sont nos Airs, on ne se donne plus la peine de les lui faire sentir. Mais il n'en est pas de même dans les figures; & l'on n'a jamais vû un homme choisir de propos délibéré un Trapeze, ou quelque courbe irréguliére, pour en faire le plan de sa maison, ou négliger le parallélisme & l'égalité dans la construction des murailles opposées, à moins qu'il n'y ait été obligé par quelque motif de convenance. De même on ne s'est jamais servi de Trapezes ou de Courbes irréguliéres pour les portes

le véritable fondement de la *Beauté* des ouvrages de l'art, qu'on ne ſçauroit rien trouver de beau, qui ne tienne en quelque ſorte de l'une & de l'autre. J'avoue qu'on croit ſouvent découvrir plus de beauté dans les objets, qu'il n'y en a en effet ; mais il eſt toujours vrai de dire, qu'ils ne nous plaiſent qu'à cauſe de quelque degré de beauté que nous y appercevons, quoique nous ne faſſions pas toujours attention à toute celle qu'ils poſſédent. Nos ſens agiſſent avec une parfaite *régularité* dans les occaſions, où nous goûtons du plaiſir, quoique le préjugé nous empêche ſouvent de rechercher les objets, qui pourroient nous plaire davantage.

Un Goth ſe trompe, par exemple, lorſqu'il regarde l'architecture de ſon pays comme la plus parfaite, & qu'en conſéquence de quelques idées fondées ſur un principe

principe d'inimitié, il conçoit pour les édifices Romains une aversion qui le porte à les démolir, comme l'ont pratiqué quelques-uns de nos *Réformés*, pour n'avoir pas été en état de distinguer les idées du culte, de la forme des édifices où on l'exerçoit. C'est néanmoins cette Beauté réelle fondée sur le mêlange de l'Uniformité avec la varieté qui plaît à ce Goth; car les colonnes Gothiques sont exactement semblables, non seulement dans leurs profils qui forment des Losanges, mais encore dans leurs hauteurs & dans leurs ornemens. Les Indiens observent de même une espéce de symétrie dans leurs édifices; & la plûpart des Orientaux, quoique d'un caractére fort différent du nôtre, n'ont pas des maniéres moins réguliéres que les Romains. Les écrans de la Chine nous fournissent l'idée d'une difformité,

dont la Nature eſt extrêmement avare. Les figures qu'ils repréſentent manquent de cette *Beauté* qui réſulte de la juſte proportion des parties, & de leur conformité aux loix de la Nature, quoique chacune d'elles priſe ſéparément ne ſoit pas dépourvûë d'une eſpéce de Beauté & d'Uniformité. Cette maniére de diverſifier les attitudes du corps humain ne ſçauroit manquer de plaire par ſa *varieté*, puiſqu'elle approche toujours quelque peu de la figure humaine.

*L'Hiſtoire nous plaît par le même motif.*

VI. Il eſt une autre eſpéce de *Beauté*, dont il eût peut-être été à propos de faire mention plus haut, mais qui pourra cependant trouver place ici, parce qu'elle plaît généralement à tous les hommes. On conçoit que c'eſt de la *Beauté* de

l'Hiſtoire dont je veux parler. Il n'y a perſonne qui ne s'ennuye à parcourir une collection de Gazettes ; quoiqu'elles rapportent peut-être les mêmes évenemens qu'un Hiſtorien. Ainſi le plaiſir que procure l'étude de l'Hiſtoire & de la Poëſie, n'eſt fondé vraiſemblablement que ſur la peinture exacte des mœurs & des caractéres. Quoi de plus intéreſſant en effet, que de découvrir les cauſes ſecrettes d'une infinité d'actions incompatibles en apparence ; de démêler un intérêt d'Etat ou un myſtére de Politique, dont l'exécution dépend d'un grand nombre d'évenemens, de circonſtances & de manœuvres oppoſées ? Or cela réduit le tout à une unité de Deſſein, ainſi qu'on peut l'obſerver dans les Fables, dont on ſe ſert pour amuſer les enfans, qui ſans cela leur paroîtroient tout-à-fait inſipides.

VII. On conviendra ſans doute de ce que je viens de dire, ſi l'on ſe ſouvient dans toutes les recherches qu'on fait ſur l'univerſalité du ſentiment de la *Beauté*, » Que celle d'un objet peut être réelle, » ſans être cependant exceſſive, & qu'il » y a une infinité de formes, qui peu- » vent toutes avoir quelque utilité, » quoique toutes différentes les unes des » autres. « Ainſi les hommes peuvent avoir différentes idées de la *Beauté*, & regarder cependant l'*Uniformité* comme le fondement univerſel de l'approbation qu'ils donnent à une forme en tant que *Belle*. C'eſt ce qui arrive dans l'Architecture, le Jardinage, l'Habillement, les Équipages, les Ameublemens, même chez les peuples les moins policés, qui ne laiſſent pas de goûter l'Uniformité par le ſeul plaiſir qu'ils trouvent à la contempler.

## *Différentes opinions touchant nos Sentimens.*

VIII. Il ne ſera pas inutile de remarquer ici la différence qui regne entre les opinions qu'on a touchant nos Sentimens intérieurs & extérieurs, même dans des cas abſolument ſemblables. Rien n'eſt plus ordinaire à ceux qui rejettent avec M. *Locke* les idées innées, que d'alléguer, » Que le plaiſir que nous goûtons à la vûe » de la *Beauté* & de l'*Ordre*, n'a d'autre » principe que l'*Utilité*, la *Coutume* ou » l'*Éducation*, « ſans qu'ils apportent d'autres preuves de leur ſentiment, que la variété des idées qu'on remarque parmi les hommes; d'où ils concluent, » Que nos » idées ne naiſſent point de la Faculté » naturelle d'appercevoir, ou du *Sentiment* » qui eſt en nous. « Tous conviennent

néanmoins que nos *Sentimens* ſont naturels, & que quoique le plaiſir ou la douleur qui accompagnent les Senſations, puiſſent être augmentés ou diminués par la *Coutume* ou l'*Éducation*, & contrebalancés par l'intérêt, ils ne laiſſent pas de précéder effectivement la Coutume, l'Habitude, l'Éducation ou les vûes intéreſſées que nous pouvons avoir. Or il eſt certain que les diverſes idées qu'on ſe forme de leurs objets ſont pour le moins auſſi nombreuſe que les objets en qui cette Beauté ſe rencontre. On peut ajoûter qu'il eſt extrêmement difficile, peut-être même impoſſible, de ramener les idées ou les goûts qui dépendent des *Sentimens extérieurs*, à quelque Principe général, ou de trouver une régle, par le moyen de laquelle on puiſſe convenir de ce qui eſt agréable ou déſagréable. Cependant tout

le monde demeure d'accord, » Que c'eſt » en cela que conſiſtent les Facultés d'ap» percevoir, que la Nature a miſes en » nous. «

*Cauſe de cette différence.*

IX. Cette diverſité de jugemens ne vient que de ce que nous manquons de noms pour déſigner les *Sentimens intérieurs*, quoique nous en ayons pour diſtinguer les *extérieurs* ; ce qui nous fait regarder ceux-ci comme plus réels & plus naturels que les autres. On a donné au Sentiment que nous avons de l'Harmonie, le nom de délicateſſe d'oreille ; & nous ſommes naturellement portés à le regarder comme une Perception naturelle, ou comme un Sens tout-à-fait diſtinct de celui de l'Ouie. Or il eſt certain, » Que la » Perception de la *Beauté* dépend auſſi

» néceſſairement de la préſence des *objets*
» *réguliers*, que celle de l'Harmonie de
» la production de certains Sons. «

*Un Sentiment intérieur ne préſupoſe point d'idées innées.*

X. On obſervera une fois pour toutes, que le *Sentiment intérieur* ne préſupoſe pas plus une *idée innée*, ou un Principe de connoiſſance, que celui qui eſt extérieur. Ils ſont tous deux des Facultés naturelles d'appercevoir, ou des *Déterminations* de l'eſprit à recevoir néceſſairement certaines idées à la vûe des objets. *Le Sentiment intérieur eſt une Faculté paſſive de recevoir les idées de la Beauté à la vûe des objets dans leſquels l'Uniformité ſe trouve jointe à la Varieté.* Cela ne doit point paroître plus étrange que ce qui arrive tous les jours à l'égard de l'eſprit; car on voit qu'il eſt

toujours déterminé à recevoir l'idée de la *douceur*, lorſque des particules de pareille forme viennent à s'inſinuer dans les pores de la langue, ou à avoir l'idée du *Son*, à l'occaſion de certaines ondulations de l'air. L'un ne paroît pas avoir plus de connexion avec ſon idée que l'autre ; & la même Faculté peut auſſi bien être la première occaſion des idées que la derniére.

*Les Aſſociations cauſent la diverſité des goûts.*

XI. L'*Aſſociation* d'idées dont on a parlé plus haut * eſt la premiére cauſe de la Varieté qu'on remarque dans le Sentiment que nous avons de la Beauté, ainſi que dans les autres *Sentimens extérieurs*. C'eſt par elle que des objets qui ſont beaux en effet, plaiſent moins que d'autres qui ont une laideur marquée,

* Voyez Art. 3. de cette Section.

mais ſous des conceptions différentes de celles de la *Beauté* ou de la *Laideur*. Voici quelques exemples de ces ſortes d'*Aſſociations*. La beauté des arbres, la fraîcheur de leur ombre, & la commodité qu'ils offrent pour ſe cacher, ont rendu les bois & les forêts la retraite ordinaire de ceux qui aiment la ſolitude, ſurtout des Religieux, des Mélancholiques & des Amoureux. On ne voit pas néanmoins que les idées qui accompagnent ces diſpoſitions d'eſprit, ſoient tellement jointes avec ces objets extérieurs, qu'elles reviennent toujours avec eux. L'obſcurité de ces ſortes de lieux parut ſi favorable aux Prêtres du Paganiſme pour cacher leurs fourberies, qu'ils en firent le théâtre des ſcènes qu'ils croyoient propres à abuſer le peuple; & delà vient que l'idée que nous en avons ne ſe préſente jamais à nous, ſans celle

de quelque Divinité. Les idées que nous avons de nos Eglises présentent des idées semblables, parce qu'elles sont perpétuellement destinées à des exercices religieux. L'obscurité qui régne dans les édifices Gothiques, & à laquelle Milton * donne l'épithéte de *Religieuse*, est également associée avec une idée étrangére. On sçait aussi que toutes les circonstances de tems, de lieu &c, qui se sont présentées à nous toutes ensemble, lorsque nous étions affectés de quelque passion violente, sont tellement liées, que l'une ne sçauroit jamais revenir sans l'autre; & c'est ce qui cause souvent le plaisir, la douleur, l'amour & l'aversion que nous ressentons à la vûe de certains objets qui par eux-mêmes nous eussent été indifférens. Mais ce *Consentement* ou ce *Dégoût*

* Milton, *il Penseroso*.

eſt tout-à-fait diſtinct des idées que nous avons de la *Beauté*, & n'a rien de commun avec elles.

*D'où naît la différence du plaiſir que cauſe la Muſique.*

XII. Pluſieurs perſonnes trouvent dans la Muſique un plaiſir abſolument différent de celui qui naît de l'Harmonie, & qui eſt occaſionné par les paſſions agréables qu'elle excite. On ne peut nier que les paſſions n'influent conſidérablement ſur la voix, & n'y cauſent beaucoup de variété. Ainſi lorſque l'oreille apperçoit quelque reſſemblance entre l'air qu'on chante ou qu'on joue ſur les inſtrumens, ſoit dans la meſure, la modulation, ou quelqu'autre circonſtance, & le ſon qu'a la voix humaine affectée par quelque paſſion, nous en ſommes ſenſiblement touchés, & nous devenons mélancholiques,

joyeux, férieux, penſifs, &c. par une eſpéce de *Sympathie* ou de *Contagion*. On remarque une ſemblable connexion entre l'air & les paroles qui expriment une paſſion à laquelle nous trouvons qu'elles conviennent : auſſi ces deux choſes ne manquent-elles jamais de revenir enſemble, quoique nos *Sens* ne ſoient affectés que par l'une d'elles.

Il n'eſt donc pas étonnant, vû cette varieté d'idées agréables ou déſagréables, qui peuvent accompagner les formes corporelles, ou les airs de Muſique, ſuivant la diſpoſition où l'on ſe trouve, & les paſſions dont on eſt affecté ; il n'eſt pas étonnant, dis-je, que les hommes ne goûtent pas toûjours également les mêmes objets, quoique le Sentiment qu'ils ont de la Beauté & de l'Harmonie, ſoit exactement le même ; car un grand nombre

d'autres idées peuvent plaire ou déplaire, suivant le tempérament des personnes, & les circonstances passées. On sçait à quel point un desert plaît à une personne qui y a passé sa jeunesse, & combien le plus beau séjour est capable de déplaire à celui qui n'y a trouvé que des sujets de chagrin. Ceci peut nous servir dans plusieurs cas à rendre raison de la diversité des goûts qu'on remarque parmi les hommes, sans nier l'*Uniformité* du Sentiment intérieur que nous avons de la Beauté.

XIII. La *Grandeur* & la *Nouveauté* sont deux idées différentes de la *Beauté*, qui nous rendent souvent les objets recommandables. Je n'en toucherai point ici les raisons, parce qu'elles sont étrangéres à mon sujet. Voyez *Le Spectateur* N°. 412.

## SECTION VII.

*Du pouvoir que la Coutume, l'Éducation & l'Exemple ont ſur nos Sentimens intérieurs.*

I. BIEN des gens prétendent que la Coutume, l'Éducation & l'Exemple ſont la cauſe du goût que nous avons pour ce qui eſt beau, & contribuent plus que toute autre choſe à nous faire approuver & choiſir certain genre de vie préférablement à tout autre relativement à la morale: mais je vais montrer qu'il y a dans nous une Faculté naturelle d'appercevoir, ou un Sentiment de Beauté antérieur à la Coutume, l'Éducation ou l'Exemple.

*La Coutume ne donne aucun Sentiment nouveau.*

II. Voyons d'abord comment la Coutume influë ſur les actions. Elle diſpoſe

l'esprit & le corps à exécuter aisément les choses qui ont été souvent répétées: mais elle ne nous les fait jamais concevoir sous une idée différente de celle sous laquelle nous avons été capables de les envisager la premiére fois, ni appercevoir d'une nouvelle maniére. Nous sommes naturellement susceptibles de terreur & de crainte à la vûe de quelque objet puissant. La Coutume peut très-bien attacher l'idée d'une crainte religieuse à certains édifices: mais elle ne fera jamais recevoir ces sortes d'idées à un Etre naturellement incapable de crainte; tellement que si nous n'étions capables d'appercevoir, ou de nous former une idée des actions, qu'autant qu'elles nous sont avantageuses ou desavantageuses, la *Coutume* nous rendroit seulement plus disposés à découvrir l'utilité ou le dommage qui en résulte.

Quant

Quant au plaisir que nous goûtons à la vûe des objets extérieurs ; lorsque le sang ou les esprits circulent rapidement, ou fermentent d'une maniére conforme à l'œconomie animale, à l'aide des remédes ou de la nourriture qu'on prend, ou que les glandes se déchargent de ce qu'elles contiennent, il est certain que pour entretenir le corps en bon état, nous prenons goût à des mets, qui par eux-mêmes n'ont rien d'agréable, supposé qu'ils fassent rentrer le corps dans cet état de plaisir auquel il est accoûtumé. La Coutume peut encore altérer le corps de façon que ce qui lui causoit des Sensations incommodes, cesse de lui nuire, ou réveille en lui une idée agréable du même Sentiment : mais elle ne sçauroit jamais nous donner l'idée d'un Sentiment différent de ceux qui l'ont précédée : jamais, par exemple, elle ne fera aimer à

un aveugle les objets à cause de leur couleur, ni à un homme qui n'a point de goût, les mets à cause de leur délicatesse, quoiqu'ils puissent rechercher les uns & les autres, à cause de leur vertu corroborative ou réjouissante. Si nos Glandes & les parties voisines étoient privées de Sentiment, nous n'appercevrions jamais le plaisir qui résulte de certains mouvemens du sang; & jamais la *Coutume* ne nous feroit trouver agréables les liqueurs & les remédes qui irritent ou qui enyvrent, s'ils n'étoient pas tels au goût. De même, si nous n'avions point un Sentiment naturel de la *Beauté* qui résulte de l'*Uniformité*, la *Coutume* ne nous eût jamais fait imaginer de la *Beauté* dans les objets; comme elle ne nous eût jamais fait goûter les charmes de l'Harmonie, si nous eussions été sans oreilles. Lorsque ces *Sentimens* se trouvent naturellement en

nous, la *Coutume* peut nous rendre capables de porter nos vûes plus loin, & d'avoir des idées plus complexes de la *Beauté* des Corps, ou de l'*Harmonie* des Sons, en augmentant notre attention, & la Faculté d'appercevoir qui eſt en nous. Mais quelque pouvoir qu'ait la *Coutume* d'augmenter la Faculté que nous avons de recevoir & de comparer les idées complexes, elle paroît plus capable d'affoiblir que de fortifier les idées que nous avons de la *Beauté*, ou les impreſſions agréables que les objets réguliers font ſur nos Sens. Seroit-il poſſible autrement qu'une perſonne ſortît en plein air par un beau ſoleil, ou pendant une nuit fort claire, ſans éprouver ces tranſports, dans leſquels Milton nous dépeint nos premiers parens * au moment de leur création ?

* Voyez *le Paradis perdu*, Liv. 8.

La *Coutume* peut aussi nous aider à découvrir plus aisément l'usage d'une machine composée, & nous en faire connoître l'utilité : mais elle ne sçauroit jamais nous la faire imaginer comme *Belle*, si nous n'avions aucun sentiment naturel de la *Beauté*. Nous pouvons de même avec son secours découvrir avec plus de facilité la vérité des Théorêmes composés : mais nous éprouvons que leur *Beauté* nous frappe aussi vivement dès la premiére fois, qu'après les avoir examinés avec plus d'attention. Elle nous rend aussi plus capables de retenir & de comparer les idées complexes, & par conséquent de discerner certaine *Uniformité* plus compliquée qui échappe à ceux qui ne sont point encore versés dans aucun art : mais tout cela suppose un *Sentiment naturel de Beauté* fondé sur l'*Uniformité*. Car si les formes n'avoient rien de capable

de flatter nos Sens, la répétition d'idées indifférentes à l'égard du plaisir ou de la douleur, de la beauté ou de la laideur, ne nous les eût jamais renduës agréables ni désagréables.

*Non plus que l'Éducation.*

III. L'effet de l'Éducation est de nous attacher à un grand nombre d'opinions spéculatives, quelquefois vraies, quelquefois fausses, & de nous faire souvent regarder des objets qui n'ont aucune qualité réelle, comme la cause du plaisir ou de la douleur que nous ressentons par l'entremise des Sens. Elle est cause encore que certaines Associations d'idées qui ont été produites volontairement ou par hazard, ne peuvent s'effacer qu'avec la plus grande peine. C'est à elle qu'on doit attribuer l'antipathie que quelques personnes ont pour

l'obſcurité, pour certains mets, & pour certaines actions indifférentes; ainſi que la ſympathie mal fondée qu'on remarque dans quelques autres: mais dans ces exemples, l'Éducation ne nous fait jamais concevoir dans les objets des qualités, que nos Sens ſont naturellement incapables d'appercevoir. On ſçait ce que c'eſt que le mal de cœur; & l'on peut s'imaginer mal à propos que des mets fort ſalutaires ſont capables de le cauſer: nous recevons auſſi par la vûe & par l'odorat des idées déſagréables de la nourriture des porcs, ainſi que de leurs étables; & il peut arriver que ces idées reviennent malgré nous lorſque nous ſommes à table. Mais on n'a jamais vû un aveugle né aimer ou haïr un objet à cauſe de ſa couleur. Il peut avoir entendu mépriſer une couleur & la concevoir comme une Qualité ſenſible tout à

fait différente des autres Sens : mais c'est tout. De même, un homme qui naturellement n'a aucun goût, ne sçauroit recevoir l'idée de ce Sens par le secours de l'Éducation, ni être séduit par la délicatesse des mets. Si nous n'avions aucun Sentiment naturel de la *Beauté* & de l'*Harmonie*, nous ne pourrions jamais nous laisser prévenir en faveur des objets ou des sons, en qui ces qualités se trouvent. L'Éducation qu'un Goth a reçuë, peut bien lui persuader que l'Architecture de son pays est la plus parfaite ; & la haine qu'il a conçuë contre les Romains, lui faire de même attacher quelques idées désagréables à leurs édifices, & l'exciter à les démolir : mais jamais il n'eût été sujet à de pareils préjugés, s'il n'avoit eu aucun Sentiment de la Beauté. Un aveugle a-t-il jamais raisonné sur la préférence que mérite le *Pourpre* ou l'*Écarlate*?

A-t-on jamais vû que l'Éducation l'ait prévenu en faveur de l'une ou de l'autre de ces couleurs ?

Il s'enſuit donc de ce qu'on vient de dire, que l'*Éducation* & la *Coutume* peuvent influer ſur nos *Sentimens intérieurs*, lorſqu'elles les précédent, en augmentant la capacité que notre eſprit a de réunir & de comparer les parties des compoſitions complexes. Dans ce cas, ſi des objets extrêmement beaux s'offrent à notre vûe, nous reſſentons un plaiſir ſupérieur à celui que les ouvrages ordinaires excitent en nous : mais tout cela ſupoſe que le *Sentiment* que nous avons de la *Beauté*, eſt naturel. La connoiſſance de l'Anatomie, l'étude de la Nature, une obſervation exacte de l'air du viſage, & des attitudes du corps qui accompagnent les *Sentimens*, les *Actions* & les *Paſſions*, peuvent nous

mettre en état de juger de la justesse d'une imitation : mais si nous n'avions aucun *Sentiment naturel* de la Beauté qui s'y trouve, nous n'en serions pas plus touchés que de l'arrangement d'une centaine de cailloux jettés au hazard. Les observât-on aussi souvent qu'il est possible, on ne s'appercevroit jamais que leur *Beauté* augmentât.

*Comment on se défait des Préjugés.*

IV. Il ne sera pas inutile de montrer ici comment on se défait des *Préjugés* de l'*Éducation*. Lorsque ces *Préjugés* naissent d'une association d'idées qui n'ont aucune connexion naturelle, on doit s'accoûtumer à envisager ces objets, ou à en faire usage, après les avoir détachés de l'idée désagréable qu'on y a attachée. Par-là on réussira enfin à rompre cette liaison irréguliére d'idées, surtout s'il est possible de leur en

ſubſtituer d'agréables. Par exemple, on ſe défait des opinions ſuperſtitieuſes, en fréquentant des perſonnes recommandables par leur vertu, ou en obſervant le mépris qu'elles en font. Que ſi ce Préjugé eſt fondé ſur la crainte ou ſur l'opinion qu'on a de quelque mal naturel, qu'on regarde comme inſéparable d'un objet ou d'une action, il s'évanouira facilement après quelques eſſais qu'on aura faits de cet objet, ſans en recevoir de dommage. C'eſt ce qui arrive à l'égard de certains mets. Lors au contraire que ce mal ne ſe repréſente point à nous comme une ſuite inſéparable de l'objet dont nous appréhendons d'uſer, on vient à bout de ſe défaire du Préjugé dont on eſt eſclave, par de fréquens raiſonnemens avec ſoi-même, ou par une ſuite d'épreuves innocentes; comme il arrive à l'égard de la crainte qu'on a des Eſprits

dans l'obſcurité & dans les cimetiéres. Que ſi on ſe repréſente ce mal comme ne devant arriver que long-tems après, ou dans une autre vie, il eſt plus difficile de bannir le Préjugé, & l'on n'en vient à bout qu'avec le tems, parce que les eſſais ne ſçauroient avoir lieu. Tels ſont les Préjugés ſuperſtitieux dont on eſt imbu à l'égard de certaines actions, qu'on croit offenſer la Divinité. Auſſi eſt-il très-difficile de s'en défaire.

*L'Exemple n'occaſionne point de Sentiment intérieur.*

V. L'Exemple paroît opérer de la maniére ſuivante. Nous ſçavons par notre propre expérience, que le plaiſir ou notre utilité particuliére ont beaucoup de part à nos actions; & jugeant des autres par nous-mêmes, nous concluons qu'il doit ſe rencontrer quelque *Perfection*

dans les objets qu'ils recherchent, & quelque mauvaise qualité dans ceux qu'ils évitent. L'exemple des autres peut aussi servir à faire cesser la crainte du mal qui nous inspire de l'aversion pour certains objets: mais cela supose des qualités capables d'être apperçuës par nos Sens ; car l'Exemple n'engagera jamais un aveugle ou un sourd à rechercher les objets à cause de leur couleur ou de leur son : jamais il ne nous les feroit aimer à cause de leur *Beauté* ou de leur *Harmonie*, si nous n'avions aucun sentiment de ces deux Qualités.

L'Exemple peut nous porter à conclure sans réflexion, que nos Compatriotes ont atteint la perfection dans leurs Ouvrages ; ou qu'il y a moins de Beauté dans l'ordonnance des Édifices & des Tableaux des autres Nations, en sorte que nous nous contentions d'ouvrages fort imparfaits. La

crainte que nous avons de paſſer pour des gens dépourvûs de goût & de génie, nous fait ſouvent approuver les Ouvrages des Artiſtes qui ont le plus de réputation dans notre pays ; ce qui detourne ceux qui ont beaucoup de talens, ou un ſentiment délicat d'aſpirer à la perfection. L'Exemple eſt cauſe auſſi que des perſonnes qui n'ont aucun goût, prétendent avoir une Perception plus vive de la *Beauté*, qu'ils ne l'ont en effet : mais tout cela ſupoſe une Faculté naturelle de recevoir les idées de la Beauté & de l'Harmonie. Tout le pouvoir de l'Exemple ſe réduit à engager les hommes à rechercher par une idée implicite certains objets en vûe de quelque perfection qu'ils ſe ſçavent incapables de connoître, ou qui eſt peut-être différente de l'idée, qu'en ont ceux qui ſont plus en état de juger de ces ſortes de matiéres.

## SECTION VIII.

### *De l'utilité des Sentimens intérieurs pour la conduite de la vie ; & de leurs Causes finales.*

#### *Utilité des Sentimens intérieurs.*

I. LES personnes occupées regarderont peut-être ce que je viens de dire comme des rêveries d'une imagination échauffée, dignes du mépris de quiconque aspire à des biens solides & indépendans des caprices de l'esprit humain : mais la moindre réflexion suffira pour les convaincre, » Que les plaisirs que nous » goûtons par le canal des *Sens intérieurs*, » sont aussi naturels, aussi réels & aussi » satisfaisans qu'aucun plaisir sensible que » ce puisse être ; & que ce n'est que dans

» la vûe de les obtenir, que nous recher-
» chons l'autorité & les richesses. « Car en quoi ces derniéres nous sont-elles avantageuses ? Comment nous rendent-elles heureux & contens de notre sort ? Si ce n'est en procurant du plaisir à nos *Sens*, ou aux Facultés par le secours desquelles nous goûtons ce plaisir. N'y a-t-il que les *Sens extérieurs* qui méritent ce titre ? Non sans doute. Tout le monde sçait qu'un bien médiocre ou une autorité bornée, procurent plus de plaisir à nos *Sens extérieurs*, que nous ne pouvons en goûter, & que la Disette aiguise souvent ces Perceptions beaucoup plus que l'abondance, qui émousse ce desir si nécessaire dans la jouissance des plaisirs. C'est donc avec beaucoup de raison, que le Poëte conseille de préparer nous-mêmes nos ragoûts en aiguisant notre

appétit par la ſueur & le travail :

. . . . . . *Tu pulmentaria quære*
*Sudando* . . . . . *

En un mot, le ſeul avantage qu'une fortune conſidérable a ſur des biens médiocres, les bons offices & les bonnes œuvres mis à part, c'eſt de nous procurer les plaiſirs qui réſultent de la *Beauté*, de l'*Ordre* & de l'*Harmonie*.

Il eſt vrai que les plaiſirs que nos *Sens intérieurs* goûtent dans la contemplation des Ouvrages de la Nature ſont à la portée de tout le monde, & que les perſonnes les plus pauvres & les plus abjectes jouiſſent

* *Horat. Lib. 2. Sat. 2. v.* 20. La bouillie faiſoit les délices des premiers Romains ; & après que leur goût eut changé, ils conſerverent encore ſon nom dans ceux qu'ils donnerent à leurs meilleures ſauces & à leurs plus excellens ragoûts, qu'ils appellerent *pulmenta* & *pulmentaria*, du mot *puls*, *pultis*, qui ſignifie de la bouillie.

aussi

aussi librement de ces objets à cet égard, que ceux qui sont dans la plus grande opulence. La proprieté même ne sert de rien par rapport à la jouissance de leur Beauté, puisque d'autres personnes que le Propriétaire ont souvent la liberté d'en jouir. Mais il est d'autres objets de ces *Sens intérieurs*, dont on ne peut jouir aussi souvent qu'on le desire, qu'avec le secours des *Richesses* & de l'*Autorité*. De ce nombre sont l'Architecture, la Musique, le Jardinage, la Peinture, l'Habillement, les Équipages, les Meubles, dont on ne jouit jamais pleinement, qu'à la faveur de la proprieté. Il arrive même souvent que certaines *idées confuses* nous portent à rechercher la proprieté de plusieurs objets dont nous sommes les maîtres de jouir sans son secours. Ce sont là les *derniers motifs* qui nous font ambitionner les richesses superfluës lorsque

nous ne nous proposons aucune action vertueuse dans cette recherche.

Ce que je viens de dire est confirmé par la conduite des plus grands ennemis de ces *Sens*. Ils ne se voient pas plûtôt au-dessus de leurs pareils, ou débarrassés de l'*Avarice* & de l'*Ambition*, qu'ils reprennent leur naturel, & qu'ils aspirent à faire régner la *Beauté* & l'*Ordre* dans leurs *Maisons*, leurs *Jardins*, leurs *Habillemens*, leur *Table* & leurs *Équipages*. Ils ne sont même satisfaits que lorsqu'ils y ont réussi ; & s'ils veulent nous ouvrir leur cœur, on trouvera que tous leurs vœux, soit pour eux-mêmes ou pour leur postérité, se terminent à la *Régularité*, à la *Décence* & à la *Beauté* que leur imagination leur représente toujours comme le fruit de leur travail. On peut trouver à la vérité quelques personnes plongées dans une extrême misére, qui n'aiment autre chose que

l'argent, & dont toutes les penſées ne tendent qu'à amaſſer du bien : mais on auroit tort d'inférer de cet exemple, que tous les autres hommes ayent les mêmes ſentimens.

Si l'on examine la conduite de ceux qu'on croit le plus livrés aux plaiſirs des Sens, on s'appercevra qu'ils emploient la plus grande partie de leurs revenus à ſe procurer d'autres Senſations que celles qui flattent le goût : telles ſont celles qui réſultent d'une nombreuſe ſuite de domeſtiques, de la régularité des appartemens, & d'une vaiſſelle ſomptueuſe. On doit encore ſuppoſer qu'ils en deſtinent une partie à obliger leurs Amis, à gagner les Etrangers & à entretenir des Paraſites. On en trouveroit peu, qui ſe contentaſſent de joüir des mêmes Senſations dans une chaumiére, où ils ne ſeroient ſervis qu'en vaiſſelle de terre. En un mot, plus on conſidére la nature de

ces *Senſations internes*, plus on s'apperçoit » Qu'elles agiſſent ſur nous avec beaucoup » plus de force, ſoit pour nous cauſer du » plaiſir ou de l'inquiétude, que tous nos » Sens extérieurs pris enſemble. «

*Cauſe finale des Sentimens intérieurs.*

II. A l'égard des *Cauſes finales* de ce *Sentiment intérieur*, il eſt inutile de rechercher, » Si un Etre tout puiſſant, doué d'une in» telligence infinie, trouve quelque excel» lence réelle dans la régularité des formes, » dans l'uniformité à agir par des loix gé» nérales, & dans la connoiſſance des Théo» rêmes. « On ne peut répondre pertinemment à ces queſtions. Nous n'examinerons point non plus, » Si les autres animaux » ſont capables ou non, de diſcerner l'*Uni*» *formité* & la *Régularité* des objets qui » échappent à nos obſervations; & ſi leurs

» Sens ne ſont point tellement conformés, » qu'ils apperçoivent la *Beauté* des objets, » que les nôtres ne peuvent ni examiner, » ni comparer en conſéquence du même » principe. « Nous nous bornerons aux ſujets qui ſont à notre portée ; & nous nous contenterons pour le préſent de rechercher » les raiſons qui peuvent avoir obligé » l'Auteur de la Nature à établir une telle » connexion entre les objets réguliers & » le plaiſir qui accompagne la Perception » que nous en avons ; ainſi que celles qui » peuvent l'avoir porté à créer l'univers » avec la Régularité & l'Uniformité que » nous découvrons dans toutes ſes parties.«

On doit obſerver que les formes & les mouvemens de tous les grands corps qui exiſtent dans l'univers, ont une Beauté réelle ; & que ſi nous étions placés dans quelque Planette, nous ne manquerions

pas de découvrir dans leur mouvement apparent de la *Régularité* & de l'*Uniformité*, & par conséquent de la *Beauté*. Or en supposant que les Sens de leurs habitans sont proportionnés à leur demeure, & les objets qui s'offrent à leur vûe semblables aux nôtres, on a tout lieu de présumer que les Perceptions qu'ils reçoivent ont aussi le même principe que les nôtres. On peut renfermer dans les Propositions suivantes la résolution des Questions qu'on vient de proposer.

1°. Il est certain que les connoissances fondées sur des Théorêmes universels, & les opérations qui émanent des Causes générales, conviennent extrêmement à des Etres, dont le pouvoir & l'intelligence sont limités, puisque par là on évite les distractions inséparables de la multiplicité des Propositions, ainsi que la peine & la fatigue

dont l'action est toujours suivie. De-là vient que la raison ne manque jamais d'approuver ces sortes de méthodes, indépendamment du Sentiment de la Beauté, lorsqu'on réfléchit sur l'utilité qui en résulte.

2°. Les objets que l'esprit contemple, & dans lesquels l'Uniformité se trouve jointe à la Varieté, sont beaucoup plus aisés à comprendre & à retenir que ceux qui sont irréguliers, parce que l'observation exacte d'une ou deux de leurs parties conduit souvent à la connoissance du tout. C'est ainsi, qu'à l'aide d'une colonne ou deux, y compris l'arc & la corniche, on peut se former une idée distincte de tout un édifice, lorsqu'on sçait de quel Ordre il est composé, & quelle est sa longueur & sa hauteur. Pour avoir la solidité d'un Corps régulier, il suffit de connoître un de ses côtés, & un de ses angles; de mesurer un

des côtés d'un Quarré, pour avoir sa surface entiére. On connoît de même la surface d'un Cercle par l'étenduë du rayon; celle d'un Ovale par celle de ses deux diamétres; enfin celle de la Parabole par celle d'une Ordonnée & d'une Abscisse; & ainsi des autres figures qui ont quelque régularité. Au contraire, il faut considérer une infinité de parties, pour se former l'idée d'une figure irréguliére, pour en donner une idée distincte, ou pour nous mettre en état de la retenir. C'est ce qui arrive à l'égard des rochers informes, des pierres brutes, & des masses disposées sans ordre, lors même que le nombre de leurs parties sensibles est beaucoup moindre que dans les *figures réguliéres*. Car ces sortes d'objets irréguliers distrayent l'esprit par leur varieté, puisque chaque partie sensible produit en nous une idée différente.

[redacted]



3°. Il ſuit de ces deux Propoſitions, » Que les Etres dont le pouvoir & l'intel- » ligence ſont limités, doivent pour leur » propre intérêt agir par les moyens les » plus ſimples, inventer des Théorêmes » généraux, & obſerver les objets régu- » liers, ſuppoſé qu'ils ſoient auſſi utiles » que les irréguliers, afin d'éviter la peine » qu'ils auroient à produire chaque effet » par une opération ſéparée, à rechercher » une nouvelle vérité par une voie nou- » velle, & à attacher une infinité d'idées » différentes aux objets irréguliers. «

4°. Mais cette vûe d'intérêt à part, il ne paroît pas y avoir de connexion néceſſaire & antécédente à l'inſtitution de l'Auteur de la Nature, entre les Formes réguliéres, les Actes & les Théorêmes, & le plaiſir ſenſible qui réſulte de leur contemplation, lors même que nous n'avons aucun égard

à l'utilité, dont on a parlé dans la premiére Propofition. Dieu pourroit même nous avoir formés de façon, que nous ne reçuffions aucun plaifir immédiat d'un pareil objet, ou que nous en goûtaffions à la vûe d'un tout à fait contraire. C'eft ce dont la Beauté des différens animaux nous fournit un exemple affez fenfible. Il n'eft perfonne qui ne prenne quelque plaifir à les voir: mais nous fommes bien plus touchés des beautés particuliéres de notre efpéce que de celles d'une efpéce différente incapable d'exciter en nous aucun defir. Il eft donc vraifemblable que le *Plaifir* n'eft point une fuite néceffaire de la forme même; car fi cela étoit, il devroit également affecter l'imagination de toutes les autres efpéces. On peut croire au contraire qu'il dépend d'une *Conftitution* volontaire, dont le but a été de conferver la *Régularité* de l'univers,

laquelle vraisemblablement n'est point l'effet de la Nécessité, mais du choix dans l'Agent suprême, qui a constitué nos *Sens*.

*Prouvée par la bonté de la Divinité.*

5°. On peut conclure de ce qui précéde, » Qu'en supposant assez de bonté dans la » Divinité, pour avoir attaché un *plaisir* » *sensible* à certains actes, ou à certaines » contemplations, indépendamment de » l'utilité qu'on espére d'en recevoir, il y » a une néceffité morale fondée sur cette » même *Bonté*, que le Sentiment intérieur » des hommes, soit constitué de façon » qu'ils trouvent du plaisir dans l'union de » l'*Uniformité* & de la *Varieté*. « Si cela n'étoit point, si les objets irréguliers, les vérités & les actes particuliers nous étoient agréables, outre le travail inutile dans lequel cet arrangement nous jetteroit, tous

les Agents raiſonnables ſeroient ſans ceſſe mécontens d'eux-mêmes, puiſque la raiſon & l'intérêt nous conduiroient à des Cauſes générales ſimples, qu'un Sentiment contraire de Beauté nous feroit déſapprouver. Nous regarderions les Théorêmes généraux comme le moyen le plus ſûr d'acquérir une connoiſſance plus étenduë de ce qui peut nous être utile ; tandis qu'un Sentiment contraire nous engageroit dans la recherche des Vérités particuliéres. La penſée & la réflexion nous feroient eſtimer les objets dans leſquels l'Uniformité ſe trouve jointe à la Variété, en même tems que cet inſtinct pervers nous jetteroit dans la confuſion, qui réſulte d'une trop grande variété. Delà il s'enſuit, » Qu'il eſt de la » bonté que nous ſuppoſons dans l'Etre ſu» prême, d'avoir conſtitué nos Sens inté» rieurs, de façon qu'ils trouvent du plaiſir

» dans la contemplation des objets, dont
» un eſprit fini peut retenir commodément
» l'idée ſans la moindre diſtraction; dans
» les actes les plus efficaces & les plus
» abondans en effets utiles; & dans les
» Théorêmes qui donnent le plus d'éten-
» due à notre eſprit. «

*Raiſons qui ont porté l'Auteur de la Nature à agir par des Loix générales.*

III. On demandera peut-être quelle raiſon a pû porter la Divinité, que la diverſité d'actes ne ſçauroit ni diſtraire ni fatiguer, à choiſir les opérations qui s'exécutent par les voies les plus ſimples & par les loix générales, préférablement à toute autre, & à répandre l'Uniformité, la Proportion & la Symétrie dans toutes les parties de la Nature que nos Sens peuvent découvrir? Peut être y a-t-il dans cette maniére d'agir

& dans ces formes, quelque excellence réelle qui nous est inconnuë : mais on peut avancer avec quelque fondement que la même bonté, qui pour les raisons qu'on a déja alléguées, a porté le Créateur à constituer le Sentiment que nous avons de la Beauté, tel qu'il est, l'a aussi engagé à orner le Théâtre sur lequel nous vivons d'une façon qui nous fût agréable, & la partie qui est exposée aux observations des hommes d'une maniére propre à flatter leurs Sens ; surtout si nous supposons qu'il a eu dessein de se faire connoître par sa sagesse & par sa bonté, autant que par sa puissance. Par là, il leur a donné par toute la terre des preuves de son intelligence, de sa sagesse, de sa bonté & de ses desseins, fort supérieures à celles qu'ils auroient pû tirer de la raison, du conseil & de la bonté des Créatures avec lesquelles ils vivent ;

& inſpiré en même tems par cet arrangement une pleine perſuaſion des qualités, dont ils ont beſoin pour leurs affaires communes.

Quant aux Opérations de la Divinité par des *Loix générales*, il en eſt une autre raiſon fondée ſur un Sentiment ſupérieur à ceux dont on a déja parlé, même à celui de la Vertu ou de la Beauté de l'action, qui eſt le fondement de notre plus grand bonheur. Car s'il n'y avoit aucune Loi générale dans la Nature, il n'y auroit ni prudence, ni deſſein dans l'homme : on ne pourroit attendre aucun effet des Cauſes ; on ne pourroit former aucun plan de conduite, ni rien exécuter avec ordre. Si donc ſuivant la conſtitution de notre Nature, notre plus grand bonheur dépend de nos actions, ainſi qu'il eſt facile de le prouver ; » L'Univers doit être gouverné,

» non par des *Volontés particuliéres*, mais » par des *Loix générales*, ſur leſquelles nous » puiſſions fonder notre attente, & former » un plan de conduite. « Au reſte, quoique pour l'ordinaire rien ne ſoit capable d'interrompre ces Loix générales, ſi la Divinité ſuſpendoit leurs effets toutes les fois qu'il ſeroit néceſſaire de prévenir quelque mal particulier, ce ſeroit le moyen de ſurſéoir cette prudence & cette circonſpection que les hommes doivent apporter dans leur conduite, puiſqu'un Eſprit ſupérieur les déchargeroit du ſoin de veiller ſur leurs actions.

*Fin de la premiére Partie.*


1837

ARTES
SCIENTIA
VERITAS

